

## Nouvelles initiatives vertes pour la planète

Ils agissent près de chez vous



---

# **Nouvelles initiatives vertes pour la planète**

*Ils agissent près de chez vous*

Par la rédaction du Journal Sud Ouest

# Table des matières

---

## *Charente*

**La roue autonome Ez-Weel** passe à 2000

**L'art du bois** en mode créatif

**Revico, pépité écolo** au service de son territoire

« **Bon vent aux éoliennes** de Fontenille »

**Un Ovni** dans la vigne

## *Charente-Maritime*

**Les jaune et noir** jouent pour la planète

**La crèche**, berceau de l'écologie

**Le bateau à hydrogène** prend la mer

**Léa Nature** croque dans le bio

## *Dordogne*

**La maison en pneus** est sortie de terre

**Le projet culotté** d'une Douzillacoise

**Son jardin prend** soin de la terre

**La perle rare** de la Dronne

**Sous les arbres**, le maïs pousse mieux

## *Gironde*

**Qhéaz, une ligne de cosmétiques bio** au lait de jument

**À Bègles, le renouvelable** passe au courant continu

**Entomo Farm**, la petite boîte qui monte...

**Le château** ouvre ses cuves au bio

**Un toit** pour les maraîchers

# Table des matières

---

## *Landes*

**Ecologie** : plutôt offrir que punir

**Pas pour se faire mousser**

**Alice et ses merveilles** sillonnent la campagne

**Energie bleue** : le projet se précise

**Grégory** ou la vie sauvage

## *Lot-et-Garonne*

**Avec Essor**, l'hirondelle blessée fera le printemps

**Yooji a convaincu Danone** d'investir dans ses surgelés bio

**Batman**, défenseur de la vigne

**Ils ne gaspillent pas** leur énergie

**Les Jardins en ville** ramènent leur fraise

## *Béarn*

**Ils recyclent ici** pour éclairer là-bas

**Apprendre à faire son pain** pour mieux le gagner

**Photovoltaïque** : la révolution est lancée à Pau

## *Pays Basque*

**Un premier hiver** chauffé au bois

**Vivre** et laisser nourrir

**TrashGo** filme son tour du monde

**Le site des vigies** « écolos »

**Vacances** écologiques



# La roue autonome Ez-Weel passe à 2000

*PAR BERTRAND RUIZ (15/02/2017)*

**La start-up angoumoisine vient de passer le cap des 2 000 roues électriques autonomes produites.**

# CHARENTE

---

La belle idée d'Ez-Wheel a parcouru du chemin depuis 2009. Début 2017, la 2 000<sup>e</sup> roue électrique autonome de la start-up angoumoisine a été montée dans la petite chaîne d'assemblage installée à l'intérieur de l'usine Arts Energy (ex-Saft), à Nersac. « Nous avons passé le cap des 1 000 roues en 2015, celui des 2 000 en 2017, et nous pensons être à 3 000 fin 2018. Le rythme s'accélère », assure Antoine Juan, l'un des trois cofondateurs d'Ez-Wheel.

À l'origine de la start-up, trois anciens ingénieurs de la Saft. En 2009, Antoine Juan, Florian Gardes et Jérôme Pénigaud mettent au point une petite roue bourrée de technologie qui doit révolutionner le secteur de la manutention. Avec sa batterie intégrée, la roue autonome électrique s'adapte à tous les types de matériels roulants dévolus au transport de lourdes charges. Ce concept unique au monde intéresse de nombreux secteurs d'activités, de la logistique à l'industrie automobile.

« Les industriels ont rapidement cerné l'intérêt d'une roue électrique autonome : gain de productivité et réduction de la pénibilité et des accidents, sachant que les troubles musculo-squelettiques (TMS) sont la première cause d'absentéisme au travail. »

## **Fabrication charentaise**

Récompensée par le ministère de la Recherche qui lui décerne le titre de jeune entreprise innovante de l'année 2010, Ez-Wheel conçoit deux types de roues. L'une pour les charges légères (jusqu'à 1 tonne), l'autre pour les charges bien plus importantes. Les prix oscillent entre 1 000 et 4 000 euros. Et la start-up s'appuie sur un savoir-faire 100 % local : Leroy-Somer fournit les moteurs électriques ; Arts Energy développe les batteries, suit l'assemblage et assure le service après-vente.

## CHARENTE

---

Au fil du temps, Ez-Wheel a convaincu les investisseurs de s'intéresser à son destin. En 2015, la société charentaise levait des fonds à hauteur de 5,3 millions d'euros et ouvrait son capital à la banque d'investissement Bpifrance, mais aussi à Orange, Total ou la SNCF, via le fonds d'investissement Ecomobilité Ventures.

Aujourd'hui, Ez-Wheel est à la croisée des chemins et veut monter en puissance en passant, de manière plus intensive, de la fourniture régulière de prototypes au « déploiement en série ». Le constructeur automobile Renault a montré la voie dès 2011. Il est encore aujourd'hui l'un des clients les plus fidèles de la start-up.

« Les grandes pièces automobiles, lourdes et volumineuses, sont convoyées par le rail. Mais entre le rail et la chaîne robotisée, il y a ces derniers mètres sur lesquels nous intervenons. » Renault a amorcé le mouvement. Ford, BMW, Audi ou Volkswagen ont suivi. Aujourd'hui, l'industrie automobile représente environ 30% de la clientèle d'Ez-Wheel.

Mais la jeune posse a également placé ses roues dans l'agroalimentaire (Fleury-Michon, Bigard), l'aéronautique (Airbus, Dassault et Boeing en Australie), la logistique (Manitou) et la grande distribution (Intermarché, Carrefour). Vendue directement à des constructeurs de matériel, la roue électrique autonome a fait son apparition dans les hôpitaux, sur les chariots-repas ou les brancards. En revanche, après quelques expériences pilotes, Ez-Wheel a fait une croix sur la poursuite du développement d'une roue adaptée à un usage en extérieur.

« Actuellement, notre chiffre d'affaires reste inférieur à 1 million d'euros, dont 30% à l'export. Mais l'objectif est toujours de faire en sorte que les ventes à l'export augmentent », assure Antoine Juan. Encensée dès son plus jeune âge, Ez-Wheel a vu ses effectifs croître jusqu'à 25 salariés. À nouveau sous la barre des 10 salariés, elle semble être en mesure aujourd'hui de trouver un second souffle.

# L'art du bois en mode créatif

*PAR DELPHINE LAMY (16/02/2017)*

**Jeunes ébénistes d'art, Tiphaine Prou et Valentin Gillet ont la passion de la création. Dernière en date, des lunettes en bois primées par le Pays Sud Charente.**



## CHARENTE

---

Tiphaine Prou et Valentin Gillet ont de la suite dans les idées. Ébénistes tout juste diplômés, ils ont ouvert en septembre 2015 leur atelier à Barbezieux, au lieu-dit les Neuf Fonts. Une ancienne dépendance d'un imposant logis situé au bord de l'ancienne RN 10 où le jeune couple assouvit sa passion pour la création. Ils ont attrapé le virus au lycée des métiers de l'ameublement à Saint-Quentin dans l'Aisne. Ils y ont décroché leur diplôme des métiers d'art (DMA).

« Nous avons un prof, Nicolas Grenot, qui n'a pas arrêté de nous dire que ces deux années allaient être intenses mais aussi deux années de rêve car tout est permis. » Ils ont multiplié les projets la première année et travaillé sur des vélos en bois et déjà des lunettes. La deuxième année, ils ont conçu une pièce de mobilier : un valet pour Tiphaine et un bureau pour Valentin. De l'idée au vernis à partir d'une simple phrase : « Tout se joue à la limite ». Ils ont reçu les félicitations du jury. « Ça a été de la folie, on s'est vraiment éclaté ! »

Un rêve éveillé qui a donné le nom à l'auto entreprise de Tiphaine Prou : Dream. Rêve en français et acronyme qui signifie : design réalisation ébénisterie art et mobile.

### **Aussi léger que du plastique**

Admiratifs, des partenaires rencontrés durant leur DMA leur passent très vite commande. « Nous n'avions pas encore quitté notre appartement d'étudiant, que nous devons imaginer un plateau pour des opticiens. » Un nouveau signe du destin. Car Valentin Gillet qui enseigne aussi désormais au centre de formation des apprentis de Barbezieux, et Tiphaine Prou travaillent depuis trois ans sur des lunettes en bois.

## CHARENTE

---

Le projet vient d'être primé par un concours « Touchez du bois » lancé par le Pays Sud Charente et le syndicat mixte Horte et Tardoire. L'objectif : soutenir les entreprises locales ayant des projets d'utilisation et/ou de valorisation du bois. « J'ai envoyé un dossier et passé un oral. Je ne m'attendais pas à recevoir de réponse quand j'ai reçu un courrier du Pays Sud Charente à la fin des vacances de Noël. » Un beau cadeau accompagné d'un chèque de 6 000 euros pour développer son projet. Il est bien avancé. Les premiers prototypes sont sortis. Les montures sont aussi légères que celles en plastique.

« Quand on pense lunettes en bois et ébénisterie en général, on pense forcément lourd alors que pas du tout. » Tiphaine utilise du bois massif recouvert de plaquage souvent à base de bois précieux : ébène, amarante, movingui, etc. « On travaille avec un lunetier charentais car on veut faire des lunettes pratiques et confortables qui puissent être réglables par les opticiens. » Un point non négligeable. En effet, bien que très esthétiques les lunettes en bois ont souvent le défaut d'être pas trop agréables à porter. Les premières paires personnalisables à souhait devraient être commercialisées dans un an.

D'ici là, Tiphaine et Valentin vont multiplier les essais et les modèles d'autant que le couple va bientôt investir dans une machine à découpe numérique.

Un investissement qui aidera au développement d'un autre projet. Avec la coutellerie Renoux cette fois-ci pour la confection des plaquettes en bois qui forment les manches de couteau.

# Revico, pépite écolo au service de son territoire

*PAR JONATHAN GUÉRIN (19/01/2017)*

**On a tendance à l'oublier, il s'agit d'un site unique en France. « Il ne se passe pas une semaine sans que je reçoive quatre ou cinq demandes de stage, affirme Nicolas Pouillaude, le directeur. Nous sommes une référence dans le milieu. »**

Pour comprendre la spécificité de Revico, il faut remonter à ses origines. Dans les années 1970, René Firino-Martell était parvenu à mutualiser les efforts de dépollution de la filière cognac, en réunissant notamment Hennessy, Courvoisier, Ricard-Bisquit, Unicoop, Camus... Un groupement d'intérêt économique voyait donc le jour en 1969. Depuis, les procédés ont évolué, mais la valorisation des vinasses reste au cœur des missions. Pendant la campagne, les distillateurs fournissent l'usine en matière première (les sous-produits de la distillation impropres au cognac). Ces vinasses sont ensuite concentrées, dépolluées et méthanisées pour servir principalement à deux choses : la production de biogaz et ensuite d'électricité. Ou comment la filière arrive à s'unir depuis près de cinquante ans pour faire du développement durable.

« C'est ça qui est unique, estime le directeur. Certaines régions, comme le Bordelais, ne sont pas concernées, car il n'y a pas de distillation. Et côté Armagnac ou Calvados, il n'y a pas l'effet volume que l'on trouve ici, avec autant de producteurs. De plus, les outils que l'on a sont disponibles ailleurs. Mais notre

## CHARENTE

---

savoir-faire réside dans l'amélioration de chaque étape pour valoriser les déchets. C'est ça que l'on a en exclusivité ici, avec 27 employés dotés d'une expérience unique.»

### **Des bénéfices écologiques**

50% de l'appellation sont ainsi traités, soit 4,4 millions d'hectolitres l'an dernier (3,5 pour 2016/2017). « On fait en fonction de ce que la nature nous donne », ajoute Nicolas Pouillaude.

Au bout du processus, on constate un résultat supérieur à la simple dépollution, seule contrainte légale pesant sur les distillateurs. L'acide tartrique extrait des vinasses est vendu pour un usage pharmaceutique ou alimentaire. Les quatre réacteurs à méthanisation produisent chaque année 5,2 millions de Kw/h (l'équivalent de la consommation approximative de 1 200 foyers), revendus à EDF. Enfin, la chaleur produite par le biogaz sert à chauffer le complexe et le site voisin des serres municipales de Cognac (gratuitement).

# « Bon vent aux éoliennes de Fontenille »

*PAR MARIE FAUVEL (17/11/2017)*

**Le 16 novembre 2017, la Compagnie du vent a inauguré son premier parc éolien de Nouvelle-Aquitaine.**

« Il aura fallu de la patience, de la persévérance et de la pugnacité pour faire aboutir ce beau projet », résumait Thierry Conil, président de la Compagnie du vent, développeur et constructeur du parc éolien de Fontenille, au nord de Mansle, avant de lui souhaiter « bon vent ». Neuf ans depuis la présentation aux élus précisément. « Il n'y a pas eu de recours ou d'opposition, notait le responsable. Mais beaucoup de changements législatifs qui ont retardé le processus. »

Sous un soleil glacé d'un automne bien entamé, à l'ombre d'un des cinq mâts dressés et abrités du vent par un chapiteau, les officiels s'étaient pressés en novembre 2017 pour découvrir le nouveau parc éolien charentais. L'unique de la flotte de la Compagnie du vent, avant l'aboutissement, peut-être du projet de Turgon, s'est positionné en bord de N10 à plus des 500 mètres de la première habitation, comme le prévoit la loi.

### **Un projet soutenu**

« Ce projet a été soutenu par le conseil municipal et par 95 % de la population. Nous n'avons pas d'opposants, juste d'éventuelles questions sur la dépréciation

## CHARENTE

---

des valeurs immobilières», se félicitait le maire de Fontenille, Jean-Michel Renon. Lui voit surtout la manne financière de ces éoliennes : « Nous percevrons 30 % de l'impôt forfaitaire des entreprises de réseau. »

L'opposition également au cœur du discours du sous-préfet de Confolens, Jean-Paul Mosnier. « Comment atteindre les objectifs de la loi de transition énergétique si on dit "Jamais chez moi, toujours chez les autres" ? » Lui invitait les élus à remplir leur plan climat air énergie territorial, « que tous ensemble vous définissiez les projets acceptables pour le territoire et la population ».

Il pouvait s'appuyer sur les chiffres donnés par la Compagnie du vent. Les cinq éoliennes de 10 méga-watt chacune produiront chaque année 28 millions de kilowattheures, soit la consommation, chauffage compris, de 12 000 personnes. Ce parc évitera l'émission de 19 000 tonnes de CO<sub>2</sub> en moins par an.



## Un Ovni dans la vigne

*PAR MARIE FAUVEL (26/09/2017)*

**Jeune œnologue, elle replante à Condéon de vieux cépages pour faire des vins de garde naturel.**

## CHARENTE

---

Comme un fait exprès ou pas, Julie Fouassier cumule les différences dans cet univers viticole charentais. Elle, la jeune œnologue de 24 ans, diplômée depuis un an, compte replanter des cépages anciens dans son Condéonais natal, les cultiver en biodynamie pour en faire des vins de bouche et de garde. Un sacré défi qui lui trotte dans la tête depuis plusieurs années et qui prendra encore quelques lunes avant de voir sortir la première bouteille.

Dans le vif du projet depuis un an et son retour définitif en Charente, elle a lancé un financement participatif pour acheter ses premiers pieds de vigne.

### **Du Chauché gris, entre autres**

En attendant, la jeune femme défriche la parcelle de terre familiale nichée sur un des coteaux de Condéon. À Rouill’Bouc précisément. À 150 mètres de hauteur. Pour un hectare de terre agricole, elle a déjà obtenu les autorisations de plantation pour 34 ares.

Dès lors, elle montre du doigt où seront plantés les ceps de blanc, « du chauché gris, un cépage médiéval charentais ». Et dessine les parcelles de rouge. Pour celles-là, elle a opté pour trois sortes de pieds : « Du castet, du mancin et du petit verdot. Ce dernier est un peu moins rare mais c’est un très vieux cépage girondin que j’ai eu plaisir à vinifier quand je travaillais à Château Palmer [AOC Margaux, Médoc, NDLR]. Pour les autres, je me suis énormément documentée sur la question, je suis allée au Conservatoire du vignoble charentais et j’ai rencontré de nombreux vignerons. »

Maintenant que son choix est arrêté, il ne lui reste plus qu’à attendre. « Un pied de vigne se réserve un an à l’avance, il faut récupérer les bois de taille et laisser le temps au pépiniériste de faire les greffages », explique-t-elle.

## CHARENTE

---

La terre de Rouill'Bouc accueillera son premier cep à l'automne 2018. Tout le travail de vigneron démarrera pour une première cuvée trois ans plus tard. « Nous allons travailler la terre avec un cheval de trait, sans pesticide et en biodynamie », explique la jeune femme.

### **Les règles de la prophylaxie**

Les maladies de la vigne, qui ont décimé ces cépages, ou la rentabilité moindre de ces pieds, qui a poussé les viticulteurs à les délaisser, ne l'effraient pas. « Le climat a bien changé depuis. Le temps est plus sec, il y aura donc moins l'impact de l'humidité. Cela dépend aussi de la manière dont on conduit la vigne, je ne joue pas le rendement, je vise les 4 000 bouteilles, ce qui est peu, c'est du même ordre que l'appellation Margaux. Du coup, je ferai en sorte que les grappes soient plus petites, et plus aérées. Bref, j'appliquerai les règles de la prophylaxie. »

Dans sa tête, tout est carré, bien à sa place. Elle a l'ambition et la patience pour réussir. « Je fais ce projet pour m'éclater, à côté de mon activité principale d'œnologue. Je veux faire un vin qui me ressemble, qui ressemble à son terroir et qui soit de très bonne qualité. » Rendez-vous en 2021 pour déboucher la première bouteille.



# Les jaune et noir jouent pour la planète

*PAR AGNÈS LANOËLLE (11/03/2017)*

**Le club de rugby de La Rochelle, le Stade Rochelais, devient le premier club sportif au monde à reverser 1% de sa billetterie à la cause environnementale. Soit 40 000 euros.**

## CHARENTE-MARITIME

---

Les uns y verront un sacré coup de com'. Les autres, un beau geste sans contrepartie pour l'environnement. En mars 2017, le Stade Rochelais est devenu le premier club sportif dans le monde à rejoindre le club des entreprises qui reversent 1 % de leur chiffre d'affaires au profit d'actions pour l'environnement et le développement durable. Jeudi, le président du Stade Rochelais Vincent Merling s'est rendu à Paris au ministère de l'Environnement, pour parapher une convention en présence de la ministre Ségolène Royal, et du président national de 1 % pour la Planète France, qui n'est autre que le Rochelais Charles Kloboukoff, PDG de Léa Nature. Plus précisément, les Jaune et Noir s'engagent à reverser 1 % des revenus de leur billetterie soit 40 000 euros. Cette année, la vente des billets lors des matchs du Top 14 et Coupe d'Europe va rapporter 4 millions d'euros au club sur un budget total de 17,5 millions.

### **Un engagement inédit**

Nul doute que la proximité entre le Stade Rochelais et Charles Kloboukoff, qui est aussi l'un des principaux sponsors du club, a joué. En 2007, le PDG de Léa Nature fut l'un des premiers Français à rejoindre le réseau mondial qui compte aujourd'hui 1 400 adhérents à travers le monde. Le géant du bio a déjà reversé 6 millions d'euros. En France, une centaine d'entreprises sont membres du 1 % for the planet, créé par l'alpiniste Yvon Chouinard, patron de la marque Patagonia. « Bien sûr, si on s'engage, c'est parce que nous en avons entendu parler par Charles. Mais il n'est pas venu nous solliciter. Quand nous sommes allés le voir pour lui parler de notre décision, cela a été je crois une véritable surprise pour lui », assure Pierre Venayre, directeur général du Stade Rochelais. « L'engagement social n'est pas nouveau. Aujourd'hui, tous les clubs s'engagent à soutenir des

## CHARENTE-MARITIME

---

écoles, des associations caritatives, des quartiers défavorisés... Nous soutenons depuis six saisons Action contre la faim. À chaque match, nous permettons à des associations caritatives de récolter plusieurs milliers d'euros. Mais l'engagement environnemental, oui c'est totalement nouveau pour un club sportif. La protection de l'environnement représente aussi un enjeu de solidarité, valeur fondamentale pour nous», poursuit Pierre Venayre. Un geste fort, plus qu'une opération de com', à l'heure où «l'on passe notre temps à courir après des partenaires et des financements», rappelle le directeur général. Autre motivation pour les Jaune et Noir : sensibiliser les 500 partenaires du Stade Rochelais aux problématiques environnementales et leur donner envie d'emboîter le pas pour soutenir une association environnementale.

Les premiers versements sont attendus avant l'été. Et pour aller jusqu'au bout d'une démarche transparente, le Stade Rochelais s'engage également à faire participer son public. Avant l'été, ses responsables soumettront par un vote Internet, aux abonnés et aux supporters, une liste d'entreprises labellisées 1 % pour la planète.

# La crèche, berceau de l'écologie

*PAR ALAIN BABAUD (28/06/2017)*

**A La Rochelle, la crèche Petit à Petit de Saint-Eloi a obtenu le label Ecolocrèche pour ses actions en faveur de la santé des enfants accueillis et sa démarche éducative.**

Tous les matins, c'est le même rituel. La petite bande de garçons et filles de moins de 6 ans se dirige vers le poulailler, un panier à la main. Parce que sous les deux cocottes de Marans, il y a sans doute un œuf. Un vrai celui-là, pas en chocolat comme à Pâques. Un bel œuf roux encore chaud du ventre des poules. Ça se passe comme ça à la crèche parentale et halte-garderie Petit à Petit de Saint-Éloi.

L'association fondée voilà vingt-neuf ans a été labellisée Écolocrèche le mois dernier. Et pas seulement pour avoir deux poules au fond de la cour.

Anne de Chalendar, directrice du site, s'intéresse depuis longtemps à la qualité de vie et à la santé de ses petits pensionnaires, en lien avec des parents très présents et impliqués au quotidien. Il y avait déjà des arbres fruitiers dans la cour, des repas très largement bio confectionnés sur place par une cuisinière, des fruits pour le goûter... Mais en 2014, le colloque organisé par la Caisse d'allocations familiales de Charente-Maritime sur le label lancé l'année précédente, convainc la structure

## CHARENTE-MARITIME

---

parentale de franchir une nouvelle étape. Un audit a lieu sur place, accompagné de préconisations suivies à la lettre.

### « **Bien dans sa peau** »

Aujourd'hui, la crèche ne produit pratiquement « plus aucun déchet qui ne soit pas recyclé. Nous sommes aussi beaucoup plus attentifs au tri sélectif qu'avant. » Les produits d'entretien et la lessive bourrés de chimie ont été remplacés par du bio. Les photocopies sont toujours recto verso, « pour économiser le papier ». « On fait également attention à bien aérer les pièces, à éteindre la lumière, à ne pas laisser couler l'eau pour rien... » Les enfants apprennent. Mais le côté éducatif de l'initiative ne se limite pas aux « bonnes pratiques » du quotidien qui limitent l'exposition aux polluants, aux perturbateurs endocriniens voire aux ondes radioélectriques - il faut éteindre son portable en entrant et la ligne de téléphone est filaire.

Avec la cueillette des haricots, le partage des artichauts, l'observation du ciel ou des coccinelles, l'objectif est également de favoriser l'éveil à la vie, aux cycles de la nature, à l'art du jardinage... Avec le concours des parents et de l'association Graines de troc, notamment, qui a installé le poulailler et expliqué son mode d'emploi. Et ça fonctionne explique Clémence Pinto, présidente du conseil d'administration et mère d'Albane, 2 ans et demi. « Ma fille est bien dans sa peau. Elle prend goût au contact avec la nature, aime découvrir de nouveaux goûts... La crèche lui apporte beaucoup. » Petit à Petit est la deuxième structure d'accueil de petite enfance labellisée Écolocrèche, à La Rochelle. Nul doute que ce ne sera pas la dernière.

# Le bateau à hydrogène prend la mer

*PAR PHILIPPE BAROUX (07/11/2017)*

**Un bus de mer à pile à hydrogène est testé à La Rochelle. C'est la première fois que cette technologie embarque, en mer, sur un bateau à passagers.**



## CHARENTE-MARITIME

---

Et si Jules Verne avait vu juste ? Si l'hydrogène, comme le suggérait le célèbre auteur nantais il y a près d'un siècle et demi, était en passe de devenir une source d'énergie capitale, clé des mobilités de demain ?

À La Rochelle, depuis la fin du mois d'octobre 2017, la réponse est induite par le déplacement du bus de mer, ce petit navire de 75 places qui transporte chaque année 165 500 passagers entre le Vieux-Port et le bassin de plaisance des Minimes.

Déjà, lors de leur mise en service il y a huit ans, « Galilée » et « Copernic », les deux bus de mer du réseau, innovaient. Il s'agissait alors de renoncer au carburant pour procéder au rechargement sur secteur, au complément solaire, et au stockage en batteries, pour rejoindre avec la seule énergie électrique le seuil du chenal portuaire.

### **Une pile à combustible**

Depuis la fin du mois d'octobre, « Galilée » sourit désormais à Jules Verne. Une pile à combustible à hydrogène est substituée au schéma de propulsion d'origine. Un test grandeur nature est engagé, où l'exploitation commerciale du navire est maintenue.

Hormis l'autocollant « Bienvenue à bord d'un navire propulsé à l'hydrogène » déposé sur l'une des baies du bus de mer rochelais, rien à bord ne suggère le changement. Il faut soulever un large banc sur lequel les passagers prennent place à l'arrière, pour découvrir le cœur de l'évolution : quatre bonbonnes noires, et la pile à hydrogène à proprement parler, qui se présente sous la forme d'un caisson technique.

# CHARENTE-MARITIME

---

Très schématiquement, dans cette pile, le gaz traverse une fragile membrane. C'est lors de ce transfert que de l'électricité est produite. De l'eau est alors rejetée, mais pas de gaz carbonique.

Philippe Pallu de la Barrière, l'un des ingénieurs partenaires du projet, résumait hier lors de l'inauguration les mérites du système, au-delà des perspectives durables qu'il ouvre : « l'installation est quatre fois plus légère que les batteries », ce qui revient à dire qu'à puissance équivalente, le nouveau bus de mer pourrait embarquer une dizaine de passagers supplémentaires, se déplacer plus vite, ou profiter du gain d'autonomie pour étirer sa desserte.

Rien de tout cela durant l'expérience qui vise d'abord à évaluer dans les rugueuses conditions de l'exploitation marine la fiabilité du prototype. Les Nantais de leur côté, éprouvent une navette fluviale propulsée elle aussi à base d'hydrogène.

## **La viabilité à tester**

Aux Minimes, l'opération se double d'une station de rechargement en gaz. Elle vient d'être implantée au port de plaisance. Pour cet ensemble bus et station, les porteurs du projet en ont aussi défriché les dimensions d'autorisations réglementaires.

Outre les évaluations techniques, il s'agira encore de mesurer l'acceptabilité de la pile, tant par les marins que par les clients, avec l'assurance nourrie par l'ingénieur « qu'il n'y a pas plus de danger à équiper un bateau à l'hydrogène qu'au carburant ».

Et, même si cela n'apparaît pas en première ligne, la réflexion sur la production de l'hydrogène n'est pas délaissée. Pour l'heure dans le monde, l'essentiel du gaz est extrait à l'aide d'énergies fossiles, mais le président de la Communauté

## CHARENTE-MARITIME

---

d'agglomération rochelaise Jean-François Fountaine a voulu inscrire le projet du bus de mer « en cohérence » avec le projet Atlantech, parc bas carbone de l'agglomération, où la question de la production d'hydrogène sera étudiée.

Financé à 50 % par la Région Nouvelle-Aquitaine et l'Agence de maîtrise de l'énergie (Ademe), ce projet dégage une autre singularité, celle d'être cofinancé à même hauteur par un consortium d'entreprises. On y retrouve logiquement et entre autres Alternatives Énergies, la société rochelaise qui avait développé la version originelle du bus de mer. Mais aussi Michelin Recherche et Technique, dont le directeur de la branche affaires et développement, Christophe Peysson, conclut : « c'est la première fois que Michelin collabore à un tel projet dans le domaine maritime. Nous sommes très attachés à tous les sujets liés à la mobilité et notamment la mobilité durable. »



# Léa Nature croque dans le bio

*PAR AGNÈS LANOËLLE (19/01/2017)*

**Le géant rochelais qui a démocratisé le bio en grandes surfaces, poursuit son incroyable croissance depuis plus de vingt ans. Retour sur la success story du groupe qui compte aujourd'hui 880 salariés.**

Jardin Bio, Floressance, Natessance, Lift'Argan, So'Bio Étici... pas besoin d'être un intégriste du bio pour connaître les innombrables marques du groupe Léa

## CHARENTE-MARITIME

---

Nature. Il y a vingt-cinq ans, Charles Kloboukoff était l'un des premiers à faire rentrer des produits naturels et bio dans la grande distribution. Retour sur la success story d'une des entreprises de la Nouvelle-Aquitaine les plus florissantes.

### **Un pionnier des produits naturels devenu géant**

On peut toujours écrire que Léa Nature, entreprise rochelaise qui affiche une croissance exceptionnelle, surfe sur la mode du bio. Certes, mais elle le fait depuis plus de vingt ans. Quand il crée Léa Vital (comme Laboratoire d'équilibre alimentaire), en 1993, Charles Kloboukoff, issu d'une famille d'immigrés russes opposée à l'utilisation de médicaments, n'a qu'un seul credo : promouvoir et démocratiser les produits naturels bénéfiques pour la santé.

Il lance une première gamme de compléments alimentaires. Un an plus tard, le patron bascule dans le bio. En janvier 2017, Léa Nature, c'est 18 marques en cosmétiques et en alimentation, diffusées en majorité en grandes surfaces et magasins bio, une croissance de 28 % en 2015 pour 182 millions d'euros de chiffre d'affaires (contre 53 millions en 2004). Le groupe compte 880 salariés et huit sites de production. Il est loin le temps où l'on traitait Charles Kloboukoff de charlatan avec ses recettes à bases de plantes...

### **Du bio dans l'assiette des salariés**

Patron atypique, Charles Kloboukoff a toujours été soucieux du bien-être de ses salariés. Dernière démonstration : un vaste campus construit en face du siège actuel de Périgny, écoconstruit à hauteur de 70 % de bois, et qui comporte une cantine bio, un complexe sportif de 4 700 mètres carrés, un amphithéâtre de 150 places, un parc, un potager, des serres...

# CHARENTE-MARITIME

---

La Canopée, premier restaurant collectif de France avec 50 % de bio dans l'assiette, a ouvert au mois de décembre dernier. Le groupe espère atteindre l'objectif de 80 % rapidement.

Le restaurant s'adresse en priorité aux 500 collaborateurs de Léa qui travaillent sur le site de Périgny, mais est ouvert aussi aux 1 600 salariés de cette vaste zone industrielle. Coût total du projet : 12 millions d'euros financés à hauteur de 50 % par Léa Nature et l'autre moitié grâce aux fonds personnels de Charles Kloboukoff et son bras droit depuis quinze ans, Raphaël Allouch.

## **Une nouvelle usine de biscuits à Saint-Jean-d'Angély**

Le groupe a officialisé la semaine dernière la création de la SAS Jean et Lisette, usine de fabrication de biscuits bio à Saint-Jean-d'Angély, sur un ancien site de l'enseigne Brossard.

Il s'agit d'un partenariat entre différents acteurs : les collectivités, Léa Nature, la Corab, la minoterie Bellot et un jeune entrepreneur, Maxence d'Audiffret. La future usine doit s'étendre sur 2 400 mètres carrés pour un investissement total de 6 millions d'euros. Pour Charles Kloboukoff, « cette création est une opportunité pour Léa Nature de concrétiser son attachement à la Charente-Maritime et au développement des territoires et des filières ».

Pour les acteurs locaux du bio, « c'est l'occasion de favoriser l'émergence d'un projet structurant et de faire connaître nos productions jusqu'au consommateur ». 27 emplois sont annoncés à l'horizon 2020, dont 10 d'ici à la fin 2017. Les objectifs de production sont de 8 millions de paquets de biscuits par an, d'ici cinq ans.

### **Léa Nature réindustrialise l'ancien équipementier**

Le marché du bio ne cesse de croître, Léa Nature peut donc encore voir l'avenir en vert. Pour s'étendre et continuer de croître, le groupe vient donc de racheter, à quelques centaines de mètres de son siège, les anciens terrains de l'équipementier automobile Delphi, soit 10 hectares et 20 000 mètres carrés de bâti.

Trois projets de réindustrialisation sont prévus : la construction d'une unité de production cosmétique, deux lignes de fabrication-conditionnement de produits alimentaires secs sans gluten ni lactose, et une activité logistique.

Léa Nature affiche l'ambition de créer une centaine d'emplois en trois ans sur le site et même de recaser une centaine d'ex-salariés de Delphi.

# La maison en pneus est sortie de terre

*PAR MARIE GAS (12/08/2017)*

**Un jeune couple a fait bâtir à Biras une maison Earthship, autonome en eau et en électricité, à base de pneus.**



# DORDOGNE

---

Biras, centre du monde ? Toutes les nationalités se sont donné rendez-vous l'été 2017 à Biras, dans ce petit village entre Périgueux et Brantôme, pour construire le premier modèle de maisons certifiées Earthship en Europe, sous la direction de la figure hippie, l'Américain Michael Reynolds.

En quatre semaines chrono, une centaine de bénévoles entourés de l'équipe du chantre mondial de l'éco-construction installé en plein désert au Nouveau-Mexique, a réalisé les 145 m<sup>2</sup> de la nouvelle habitation de Pauline et Benjamin Adler. Le couple a décidé de construire la maison de leur rêve, en Dordogne, après cinq ans d'expatriation aux États-Unis.

## **Terrasser 450 m<sup>2</sup> de roches**

Il a fallu creuser la terre et les cailloux et terrasser 450 m<sup>2</sup> de roches, car une grande partie de la maison se trouve sous la terre. Celle-ci sert d'isolant naturel. Sur la large façade, une serre permet de récupérer au maximum la chaleur du soleil. Les murs, faits à base de 800 pneus et plus de 5 000 bouteilles, permettent d'isoler du froid l'hiver et de la chaleur l'été. Les toits sont recouverts de panneaux solaires. Les bénévoles en sont aux enduits, sur les murs et au sol, avant de plier bagages d'ici demain soir.

Pour eux, l'été aura été physique et studieux. Outre la maison, à réaliser en un temps record, ils ont bénéficié de cours d'éco-construction donnés par l'équipe Earthship. Ils ont ainsi déboursé chacun 2 500 dollars pour avoir le privilège de passer le mois à Biras, sous tente ou en camion, en travaillant six jours sur sept, de 9 à 17 heures.

Le résultat est concluant si on en croit Camille, venue avec Antoine, son compagnon et leur fille de 8 mois. Managers dans la restauration en Australie,

## DORDOGNE

---

ils veulent maintenant construire leur nid écolo, conforme à leurs valeurs de vie, comme le font Pauline et Benjamin. Et pourquoi pas en Dordogne ? C'est ce qu'ils se disent au bout d'un mois.

« En venant ici, nous avons eu la surprise de découvrir à la campagne plein de lieux alternatifs et de gens dynamiques », glissent-ils. Tellement bien, que le couple a profité de son passage pour visiter des biens en vente.

Alexandre, 36 ans, lui, repartira en Écosse, où il vit. Charpentier sur les chantiers navals, il veut développer des compétences dans la construction de bâtiments autonomes en énergie, économes pour l'environnement : « Cela donne du sens à mon travail. »

### **Montrer que « c'est possible »**

« Nous avons sur le chantier des anciens architectes, des banquiers, un acteur anglais... Ils repartent avec quelque chose qu'ils vont pouvoir utiliser pour eux. À notre niveau, nous montrons que c'est possible de réaliser un tel projet », expliquent les propriétaires, Pauline et Benjamin.

Sous pression depuis un mois, sur le chantier tous les jours, ils se disent « heureux et bluffés » par le résultat de leur projet à 330 000 euros. Si les bénévoles partent demain, eux vont continuer d'arrache-pied. Objectif : rendre la maison habitable pour la rentrée. En attendant celle-ci suscite la curiosité. Près de 200 personnes sont passées en deux week-ends. À la limite de l'épuisement, ils ne prévoient pas de visites demain. Mais qui sait, avec un peu de chance, le visiteur qui se présentera avec tact pourra peut-être y jeter un dernier coup d'œil.



# Le projet culotté d'une Douzillacoise

*PAR THOMAS MANKOWSKI (30/05/2017)*

**Une jeune Périgourdine et deux camarades de promotion viennent de lancer une marque de culottes bio.**

## DORDOGNE

---

Elles n'ont pas encore validé leur master qu'elles ont déjà un pied dans la vie active. La Douzillacoise Mathilde Silvestre de Sacy est rentrée il y a quelques jours en Périgord à l'occasion d'une séance photo pour la marque de sous-vêtements qu'elle a lancé avec ses camarades de promo de l'ESCP (Ecole supérieure de commerce Europe, basée à Paris) et associées, Clémentine Vanpouille et Clémentine Girard. Initiée l'an dernier, la marque est baptisée [Olly](#) pour Organic and lovely lingerie. Yours.

La toute première collection de culottes bio est sortie au mois d'avril 2017, venant s'inscrire dans un créneau que le trio de 23 et 25 ans juge délaissé par l'industrie de la mode : « Lorsque l'on souhaite porter de la jolie lingerie et que l'on est soucieuse d'écologie, ce n'est pas si facile de trouver des sous-vêtements bio. »

« Avec Olly, nous défendons une nouvelle vision de la mode : respectueuse de l'environnement, des travailleurs et des consommateurs, tout en restant résolument attachées au style », disent-elles. Le coton est certifié GOTS et les teintures Oeko-Tex 100, label garantissant l'absence de produits nocifs. « Cela nous semble plus sain de porter une culotte bio qu'un manteau bio », complète Clémentine Girard. Elles promettent des culottes « transparentes », dont elles peuvent garantir la traçabilité : la matière première est produite en Inde, le tulle en Italie, la dentelle à Calais et en Allemagne.

Le tout est confectionné en Hongrie. « Ce choix de l'Europe nous garantit la qualité des matières, de la confection et des conditions de travail et nous permet de réduire grandement notre impact environnemental lié au transport », expliquent-elles, rappelant que l'industrie textile est la plus polluante, après l'industrie pétrolière. Olly a été pensée à l'occasion d'un stage à Berlin, une ville considérée par beaucoup comme la capitale verte de l'Europe.

# DORDOGNE

---

## **180 donateurs convaincus**

Le projet avait initialement vocation à rester théorique. Et puis enthousiasme faisant, les étudiantes ont décidé de passer à la pratique. Une campagne de financement participatif sur Ulule va, outre les aider sur le plan pécuniaire, les convaincre de la valeur de leur idée : là où elles avaient fixé un objectif de 6 500 euros, elles ont collecté près de 14 800 euros, fruit de 180 dons.

Elles déclinent sur cette première collection quatre modèles (du S au XL) vendues 29 euros pièce.

La deuxième collection sur laquelle Mathilde Silvestre de Sacy, Clémentine Vanpouille et Clémentine Girard travaillent comptera cinq modèles : « L'objectif à court terme est de créer des soutiens-gorge afin de proposer des ensembles. »

# Son jardin prend soin de la terre

*PAR NANCY LADDE (15/08/2017)*

**Installée avec son mari entre Périgueux et Bergerac, à Bourrou, Irène Kightley est devenue une référence de la permaculture.**



## DORDOGNE

---

Conseillère en management à Londres, patronne de sa propre entreprise, Irène Kightley a tout quitté, il y a vingt-sept ans. Après avoir visité la Nouvelle-Zélande, l'Australie et les États-Unis, c'est à Bourrou, un petit village entre Périgueux et Bergerac, qu'elle a décidé de s'établir. La citoyenne britannique n'a plus jamais quitté cette terre où elle a créé la ferme de Sourrou et même épousé son ancien voisin, Fabrice Funerot.

« Je suis venue en France pour la stabilité économique », se souvient Irène Kightley qui s'est lancée avec un troupeau de chèvres angoras. Comme les personnes qu'elle reçoit en stage aujourd'hui, elle a changé de vie, en 1984, inspirée par les Australiens Bill Mollison et David Holmgren, qui ont théorisé la permaculture à la fin des années 1970. « Il s'agit de prendre soin de la terre, des gens et de partager le surplus », résume-t-elle. Une philosophie un peu « hippie » que la désormais sexagénaire continue d'assumer. Et qui séduit de plus en plus à l'heure du réchauffement climatique. « Ceux que je reçois cherchent une solution, ils veulent batailler de l'intérieur pour faire changer les choses, observe-t-elle. Avec la permaculture, ils se rendent compte qu'il n'y a pas forcément besoin de gagner beaucoup d'argent. »

### **Un système global**

Car la permaculture est un système global qui vise l'autosuffisance. Loin des rangées bien ordonnées des potagers classiques, les jardins permacoles paraissent sauvages. Les fleurs et les légumes se mélangent. Les arbres fruitiers et les haies servent à protéger du vent. Tout est pensé. « Nous mettons des plantes complémentaires ensemble comme les tomates et le basilic », observe Irène Kightley. Au final, c'est un écosystème qui naît. Les poules se chargent de

## DORDOGNE

---

nettoyer les parcelles entre deux plantations. « Ce sont les légumes qu'on ferme, pas les poules », ajoute la Périgourdine d'adoption. Une fois par an, le fumier des moutons est déposé pour servir d'engrais. Le jardin produit de la réglisse, des asperges, des courges, des choux, des cassis, des prunes... Le couple peut tenir un siège avec deux ans de conserves soigneusement remisées. Tout juste achètent-ils les ingrédients de base comme les pâtes ou l'huile.

### **Du chauffage fait maison**

Dans la maison qu'ils ont construite de leurs mains, Irène et Fabrice vivent également en autonomie. Deux petites éoliennes et des panneaux solaires leur permettent de s'affranchir du réseau électrique. Le couple se chauffe avec des poêles. « Nous coupons les 8 m<sup>3</sup> de bois que nous consommons », expliquent-ils. Le troc et l'échange sont souvent de mise. « Dans cette société, on est trop gâtés. Nous, nous ne gaspillons pas », relève Irène Kightley. Mais elle et son mari ne vivent pas en dehors des réalités et s'acquittent de 1 200 euros de charges mensuelles. Le commerce des moutons et le parc cynégétique où s'entraînent les jeunes chasseurs complètent leurs revenus.

Si la ferme de Sourrou ressemble un peu à une île, elle est loin d'être déconnectée. Très active sur les réseaux sociaux, Irène Kightley reçoit régulièrement des personnes volontaires pour changer de vie. Dernièrement, ce sont des Russes qui sont venus chez elle pour être conseillés. À Bourrou, Irène Kightley accueille le monde entier.



# La perle rare de la Dronne

*PAR BENOÎT MARTIN (11/01/2017)*

**Une ferme aquacole qui produit de jeunes moules perlières a été inaugurée le 10 janvier 2017, à Firbeix. La Dronne, la rivière qui recèle cette espèce en voie d'extinction, va être choyée.**

## DORDOGNE

---

En janvier 2017, une ferme aquacole a été inaugurée à Firbeix, commune du Parc naturel régional (PNR) Périgord-Limousin, à la frontière avec la Haute-Vienne. Pas question, ici, de produire truites ou esturgeons. Rien de directement consommable. Les trois containers blancs, installés dans la cour de l'ancienne école, accueillent l'élevage de moules perlières, à l'état larvaire et juvénile. Objectif de l'établissement aquacole : réintroduire dans la Dronne 16 000 bébés moules perlières d'ici 2020.

Entre Firbeix et Saint-Pardoux-la Rivière, le cours d'eau recèle un trésor : l'une des plus grandes populations de moules perlières d'eau douce de France, voire d'Europe. Le mollusque est partout proche de l'extinction. Il arrive encore à surnager dans les cours d'eau du bassin versant de la Haute Dronne.

En 2003, lors d'un inventaire, le PNR se rend compte que le gisement de la Dronne, estimé à 15 000 spécimens, est sans doute l'un des plus importants du pays. Cela peut paraître beaucoup, mais ce n'est rien comparé au niveau des populations du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Les scientifiques estiment que l'espèce a perdu 90 % de ses spécimens, en l'espace de cent ans, du fait du ramassage, de la dégradation de la qualité de l'eau et des aménagements de la rivière.

Pas question pour le PNR de laisser périliter ce patrimoine naturel exceptionnel. Pour l'aider à enrayer le déclin du mollusque, le Parc répond à l'appel à projet européen Life de conservation de la nature. Bingo ! Il le décroche. Outre la reproduction et la réintroduction de la moule perlière grâce à la ferme de Firbeix, la majorité des 5,2 millions d'euros du programme sera consacrée à la restauration de la continuité écologique de la Dronne et de ses affluents.

## Valorisation touristique

La moule perlière ne s'épanouit que sur un fond sableux ou graveleux, dans des eaux pauvres en nutriments, peu profondes, avec un courant rapide et une pente douce. Pour schématiser, elle déteste donc les eaux qui stagnent. Avec elle, il faut que ça coule, que ça file ! Cerise sur le gâteau, la moule perlière a un besoin vital de la truite – qu'elle utilise comme poisson-hôte – pour se reproduire.

La protection du mollusque passe donc par la restauration de la libre circulation des nutriments et des poissons, dont la course a été entravée, au cours des siècles, par la construction d'obstacles : barrage, tannerie, moulin, forge etc. C'est la fameuse continuité écologique. « Il fallait donner des petits coups de pouce à la moule. 20 ouvrages ont été repérés. Quatre ont déjà été traités en 2015, sept en 2016 », détaille Charlie Pichon, chargé de mission hydrobiologie au PNR. « C'est une première en Nouvelle-Aquitaine, se réjouit le président du parc, Bernard Vauriac, le maire de Saint-Jory-de-Chalais. Cette continuité écologique, ça doit pouvoir se valoriser d'un point de vue touristique. »

Perles et convoitise. Comme son nom l'indique, la moule perlière d'eau douce (*Margaritifera margaritifera*) peut renfermer une petite sphère de nacre. Pas tous les spécimens, loin de là. Seule une moule sur 1 000 en moyenne produit une perle digne de son nom, utilisable en joaillerie. La convoitise et un ramassage intensif ont bien failli avoir la peau du mollusque.

La robe d'une Médicis. L'histoire raconte qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Marie de Medicis s'était fait faire une robe rehaussée de 32 000 perles d'eau douce pour le baptême de son fils. Avec un ratio d'une perle toutes les 1 000 moules, « cela fait 32 millions de moules sacrifiées », aime rappeler Fabrice Chateau, le directeur

## DORDOGNE

---

du Parc naturel régional Périgord-Limousin, histoire de montrer quel a pu être le carnage à travers les âges.

En danger d'extinction. Commune dans les rivières claires et peu profondes de la façade atlantique de l'Europe au début du XX<sup>e</sup> siècle, la moule perlière – encore appelée petite mulette – est aujourd'hui proche de l'extinction. Elle est d'ailleurs classée « espèce en danger d'extinction » par l'Union internationale pour la conservation de la nature. Elle est protégée. Il est donc strictement interdit de la ramasser.

Une longévité extraordinaire. La perle n'est pas la plus belle surprise que réserve ce mollusque bivalve. Sa longévité est l'une des plus élevées du règne animal : elle atteindrait les 150 ans, notamment pour les spécimens de Scandinavie. « Certaines moules perlières de la Dronne sont âgées de 80 ans », assure Magalie Baudrimont, professeur d'écotoxicologie aquatique à l'Université de Bordeaux.

Maturité sexuelle tardive. Quand un animal vit si vieux, il est rare qu'il arrive à maturité sexuelle dans les premiers mois, voire les premières années de son existence. La moule perlière ne commence à se reproduire qu'à l'âge de 12-15 ans. Cela laisse le temps à toute une génération d'être victime de la pollution.

Reproduction compliquée. Non contente de prendre le temps de se multiplier, la moule perlière a adopté un mode de reproduction étonnant. Le sperme des mâles est relâché dans l'eau, filtrée par les femelles qui se font ainsi féconder. Après fécondation et maturation, les larves sont rejetées dans le courant. Elles disposent de deux jours pour s'enkyster sur les branchies d'une truite. C'est là et uniquement là que les larves pourront se transformer, en l'espace de huit à dix mois, en moules juvéniles qui iront s'enfouir dans le sable.

## DORDOGNE

---

50 litres d'eau filtrés par jour. Préserver les moules perlières, c'est peu sauver un cercle vertueux. Leur existence prouve que l'état du cours d'eau est plutôt bon. Comme elles filtrent 50 litres d'eau par jour et par spécimen, elles participent au maintien d'un système sain. Poissons, cours d'eau, parc, riverains... Tout le monde en profite.

# Sous les arbres, le maïs pousse mieux

*PAR LUDIVINE LONCLE (14/10/2017)*

**Depuis 2015, l'entreprise AES, située à Saint-Paul-la-Roche, teste l'agroforesterie sur 4 hectares de parcelles de maïs. Une pratique innovante.**



## DORDOGNE

---

Voilà du maïs qui a de quoi surprendre. Bien vert, bien gros, bien haut avec ses 3,5 mètres, au bas mot. Et pourtant, pour faire croître cette belle grande plante, zéro pesticides et pas une seule goutte d'eau. À la place, du compost, des déchets verts... et des arbres. Ou l'efficacité de l'agroforesterie par l'exemple, dans ce champ de Saint-Paul-la-Roche.

Il y a deux ans, l'entreprise AES, installée sur cette petite commune située à côté de Thiviers, s'est lancée dans une pratique agricole innovante qui fait pousser les cultures sous les arbres. Depuis, la spécialiste périgourdine du recyclage de déchets organiques en compost expérimente, sur 4 hectares de terrain, une technique qui reste encore très marginale en France. Mais qui, à voir les épis de maïs d'AES, pourrait bien faire des émules du côté de Saint-Paul-la-Roche et dans le reste du département.

### **Un cycle vertueux**

« Les agriculteurs des environs sont associés à ce projet depuis le début, raconte Pauline Camougrand, ingénieur agronome chez AES. Ils nous conseillent, nous apportent leur savoir-faire. De notre côté, nous organisons des visites dans nos parcelles d'agroforesterie pour leur montrer qu'avec cette technique, ils peuvent vraiment réduire l'utilisation des pesticides et l'irrigation, tout en restant productifs. Cette expérimentation leur prouve qu'avec cette technique, on peut aller vers un modèle agricole plus vertueux. »

Vertueuse, l'agroforesterie l'est assurément. Elle s'inspire du modèle agronomique de la forêt, tout simplement. Quand elles tombent, les feuilles de l'arbre se décomposent, créant de l'humus qui nourrit la terre et donc la plante. Et cette même terre nourrit, à son tour, l'arbre. Le cycle de la nature, ni plus ni

## DORDOGNE

---

moins, et un retour au bon sens agricole. « De plus, les racines des arbres absorbent certains éléments nutritifs que les cultures ne peuvent pas absorber car leurs racines sont moins profondes, analyse Adrien Héraut, ingénieur d'études chez AES. Les racines des arbres structurent aussi le sol. Elles évitent ainsi l'érosion. »

### **Une trentaine d'espèces**

Fin 2015, 250 arbres forestiers et 250 arbres fruitiers ont été plantés sur les 4 hectares des parcelles expérimentales d'AES, en rangées au milieu du maïs. Au total, une trentaine d'espèces rustiques, adaptées au sol et au climat locaux, rigoureusement sélectionnées par l'entreprise et le Conservatoire végétal régional d'Aquitaine.

Et pour booster ce processus agroforestier, le sol a été fertilisé avec le compost d'AES. C'est au moins ce qu'il fallait sur cet ancien site d'une scierie où, il y a encore deux ans, rien ne poussait, ou pas grand-chose. À ces apports nutritifs très riches, ont été ajoutées trois couches successives de déchets verts qui retiennent l'humidité dans la terre.

Les plantes n'ont plus besoin d'être arrosées. L'équation parfaite. « Ce projet expérimental, c'est aussi une manière pour nous de valoriser notre compost auprès des agriculteurs. Qu'il soit utilisé de la meilleure des façons, précise Pauline Camougrand. En le conjuguant avec l'agroforesterie, c'est ce que nous faisons. »



# Qhéaz, une ligne de cosmétiques bio au lait de jument

*PAR CATHY LAFON (21/07/2017)*

**Isabelle Plan a lancé à Bordeaux Qhéaz, une nouvelle gamme de produits de beauté bio au lait de jument, fabriqués par l'éco-laboratoire landais Art&Cos.**

# GIRONDE

---

Isabelle Plan, 43 ans, vient du végétal où elle a fait ses premiers pas professionnels. Après avoir travaillé comme commerciale dans les engrais bio et naturels en Dordogne, conçu des jardins dans un bureau paysager et réalisé un rêve d'enfant en montant un élevage de chevaux, à Coutras, en Gironde, où elle vit depuis 22 ans, cette agronome et paysagiste de formation qui a grandi à Paris a eu envie de « faire profiter les femmes des incroyables ressources bienfaitrices de la nature ».

En 2012, la jeune femme lâche tout pour se consacrer entièrement à son projet : créer des produits de soin naturels pour la peau et le corps à base de plantes et de lait de jument (un lait riche en calcium aux propriétés particulièrement remarquables), labellisé bio et produit en Gironde.

Cinq ans plus tard, elle lance sa start-up, [Qhéaz](#), et met sur le marché sa propre marque de cosmétiques bio. Deux produits de beauté et de bien-être « verts », (presque) 100% aquitains, adaptés à tous les types de peau et totalement exempts de perturbateurs endocriniens, de dérivés pétrochimiques et autres paraben sont en vente aujourd'hui. Un troisième, de l'huile pour le visage et le corps, était attendu en octobre 2017.

## **Hyper technique**

Isabelle savait ce qu'elle voulait valoriser : une trilogie de composants naturels, minéral, végétal et animal (lait de jument), parfaite, selon elle, pour répondre aux besoins essentiels de la peau et à son équilibre bio-physico-chimique. Mais pas question de préparer et de fabriquer ses produits elle-même. Contrairement aux idées reçues, faire du bio en cosmétique est loin d'être simple. Travailler avec des matières naturelles riches, instables et odorantes est bien plus complexe que de

## GIRONDE

---

faire du conventionnel. C'est même hyper technique, à fortiori si l'on veut créer des produits haut de gamme.

Pour cette étape cruciale, la créatrice a confié son cahier des charges à Art&Cos, un éco-laboratoire spécialisé en recherche et développement en cosmétologie bio et naturelle, fondé en 2012 à Amou, en Chalosse, dans les Landes par Maryline Reuschlé, une jeune chercheuse originaire d'Alsace.

Pour la conservation du lait de jument, Isabelle Plan a choisi la lyophilisation, « le process le plus respectueux des qualités et propriétés des matières et des principes actifs », explique-t-elle. « Le lait, produit à la ferme du Cabout, installée à Saint-Quentin-de-Baron, est d'abord surgelé puis conservé en chambre froide avant d'être lyophilisé par Falières Nutrition, à Captieux et conditionné en sachet Doypack sous vide de 1 kg, pour une protection optimale vis-à-vis de l'air et de la lumière. Je me charge de l'acheminer directement au labo, dans les Landes... c'est précieux ! »

### **L'efficacité du bio à petits prix**

Grâce au façonnier aquitain, l'alliance des trois sources bio-originelles d'actifs naturels imaginée par la jeune femme, a fait merveille et donné naissance à deux soins novateurs pour la peau du visage et du décolleté : l'émulsion « Evidence », à appliquer plutôt le matin, et le soin précieux « Mon essentielle », en crème du soir. Outre leur complexe Calcium Céram exclusif qui booste les effets des principes actifs, ces cosmétiques incluent dans leur composition du beurre de cupuaçu, de karité ou de mangue, de l'huile de macadamia, de l'hydrolat de rose et des extraits d'aloë vera et de carotte. Le prix des flacons, certifiés Ecocert Greenlife, est attractif : de 23 à 39 euros, en fonction du volume choisi.

# GIRONDE

---

## **Les cosmétiques verts, un marché en plein boom**

Hébergée à Bordeaux à Darwin, Caserne Niel, dans l'espace de coworking de Bordeaux Aquitaine Premières (incubateur au féminin), la start-up débarque sur un marché ultra-porteur. Presque quinze ans après la création du label Ecocert, la cosmétique biologique a le vent en poupe. En France, en 2015, le secteur représentait 450 millions d'euros de chiffre d'affaires. Au niveau mondial, cosmétique bio et naturelle réunies ont connu la même année une croissance moyenne de 14 %.

La concurrence évidente avec les mastodontes historiques du secteur (Weleda, Melvita, Cattier, Dr. Hauschka...) n'effraie pas la jeune pousse girondine qui entend bien surfer sur le mascaret « vert ». Si de plus en plus de marques se disputent la place dans les pharmacies, parapharmacies et magasins bio, il y a un fort potentiel en France où le bio pèse 4 % du marché des cosmétiques contre près de 20 % en Allemagne.

Les consommateurs, les femmes notamment, ont soif de cosmétique sains et sans danger. Un engouement compréhensible au vu des différentes enquêtes sur la composition des produits d'hygiène et de beauté utilisés au quotidien (crèmes, laits solaires, shampoings, déodorants, gels douche, dentifrices...) qui révèlent régulièrement que nombre d'entre eux, même lorsqu'ils sont vendus en pharmacie, contiennent des ingrédients pas toujours très sains ni très sûrs.

## **Bio, locale, durable et solidaire**

Qhézaz figurera-t-elle en 2018, au top 10 annuel de la revue « 60 millions de consommateurs » des bons produits non toxiques pour avoir une belle peau ? Isabelle Plan, qui vise un chiffre d'affaires de 80 000 euros pour sa première

## GIRONDE

---

année d'activité, fourmille d'idées de développement et de partenariats. Elle vient notamment de signer avec la marketplace Pharmedistore (filiale de Pharmedicom), un site de vente en ligne en B2B dédiée à la parapharmacie innovante. Mais au-delà du business, même vert, pour la dirigeante de la start-up, l'enjeu c'est aussi de « valoriser l'agriculture bio et l'économie locale, tout en aidant des structures agissant en faveur des femmes (entrepreneuriat, santé...) ». A l'international comme en France.

# À Bègles, le renouvelable passe au courant continu

*PAR JEAN-DENIS RENARD (07/05/2017)*

**Valorem a inauguré sa centrale Insul'Grid qui promet une petite révolution : fournir de l'électricité d'origine renouvelable sans à-coups dans la production, le défaut majeur des énergies vertes.**

A première vue, l'ensemble n'a rien de particulièrement spectaculaire. Derrière des barrières métalliques disposées dans un coin du site Newton, des rangées de panneaux photovoltaïques, des cuves, des bombonnes, des branchements, un container au contenu mystérieux pour le profane, et puis c'est tout.

Inaugurée au printemps 2017 au siège de la société Valorem, à Bègles (Gironde), la centrale hybride Insul'Grid annonce pourtant le prochain pas à franchir pour tout producteur d'électricité d'origine renouvelable : être capable d'envoyer du jus sur le réseau de manière prévisible et en rapport avec les besoins. Sans être à la merci des éléments qui font souffler le vent trop ou pas assez fort ou qui bousculent soudainement des nuages impénétrables au-dessus des panneaux solaires.

C'est jusqu'à maintenant le péché majeur des énergies renouvelables, celui qui les cantonne à un rôle de complément du nucléaire, du fioul, du gaz ou de l'hydraulique. Ces « grandes énergies » peuvent délivrer leurs kilowattheures le jour J et à l'heure H pour assurer l'équilibre parfait entre la production et la

consommation d'électricité, le seul remède pour éviter le fameux « black-out » – la mise en rideau du réseau.

« C'est un changement de paradigme pour les renouvelables. Il nous faut devenir flexibles grâce au développement des capacités de stockage et de déstockage de l'énergie produite, grâce à l'intelligence des réseaux de demain et aussi à la faculté d'adapter les consommations aux inévitables variations de la production. On prévoit une électricité à 80 % d'origine solaire et éolienne pour l'Europe de 2050. C'est après-demain », souligne Jean-Yves Grandidier, le président-fondateur de Valorem.

## **Tester du solaire et de l'éolien**

Celui-ci avait « le projet en tête depuis plusieurs années ». Développée depuis l'été dernier à la porte des bureaux de Valorem, l'installation béglaise a l'allure d'une plate-forme qui teste en grandeur réelle le fonctionnement d'une centrale hybride du futur.

Les panneaux photovoltaïques fournissent de l'électricité. Un générateur indépendant simule parfaitement la production de courant par des éoliennes. Des batteries lithium-ion stockent l'énergie et sont capables de la restituer dans un très court laps de temps. Une pile à hydrogène, apportée par Areva Stockage d'énergie, sert à la régulation de la production sur des temps plus longs.

La mise au point d'Insul'Grid a requis 4,1 millions d'euros d'investissement, dont 2,2 millions d'aides de la Région Nouvelle-Aquitaine et de Bpifrance, la banque publique d'investissement. Cet argent sert un enjeu technologique d'une brûlante actualité pour Valorem. L'entreprise girondine est en train d'aménager un parc éolien à Sainte-Rose, en Guadeloupe, qui devrait entrer en service au

## GIRONDE

---

printemps 2018. Ses huit éoliennes de 2 mégawatts seront couplées à un système de stockage de l'électricité au moyen de batteries lithium-ion.

### « 24 heures à l'avance »

« Par la force des choses, les réseaux insulaires d'électricité sont petits et instables. À Sainte-Rose, nous pourrons annoncer vingt-quatre heures à l'avance au gestionnaire du réseau ce que la centrale produira », résume Philippe Etur, le directeur du programme Insul'Grid chez Valorem. Mais Sainte-Rose n'est qu'un exemple parmi d'autres à venir. « En fonction des cahiers des charges associés aux projets de centrale, nous pourrons procéder à tous les réglages nécessaires sur notre plate-forme », renchérit Nicolas Seytier, ingénieur en électricité chez Valorem.

L'installation permettra aussi d'optimiser les coûts. Ceux de l'électricité d'origine solaire et éolienne ne cessent de dégringoler, mais ils n'intègrent pas, pour l'heure, les contraintes liées à la régularité de la production. Ce sera nécessaire sur les marchés insulaires visés par Valorem – les Caraïbes, les îles grecques par exemple – ainsi que sur les réseaux isolés en Afrique ou encore les réseaux autonomes de grands sites industriels. Loin des confortables interconnexions qui garantissent l'équilibre permanent du grand réseau électrique du continent européen.

# Entomo Farm, la petite boîte qui monte...

*PAR ARNAUD BERTRAND (15/01/2017)*

**Installée à Blanquefort, Entomo Farm va délocaliser sa production de farine d'insecte à Libourne. Un nouvel envol.**



## GIRONDE

---

Dans les locaux d'Écoparc, à Blanquefort, ce matin de début janvier 2017, Grégory Louis enchaîne les rendez-vous. Le café a à peine coulé qu'il est déjà en main. « Avoir une boîte, c'est être à 200 % », témoigne le cofondateur, avec son associé Clément Soulier, d'Entomo Farm. « Sud Ouest » avait conté les débuts de cette entreprise visionnaire, spécialisée dans l'élevage et la transformation d'insectes en farine, le *Tenebrio molitor*. Une production alternative aux farines animales destinée aux professionnels de l'agroalimentaire, notamment de la filière piscicole.

Repérée par Xavier Niel (Free) et Marc Simoncini (Meetic), cette success story en cours avait su séduire les investisseurs. À la clé, une levée de fonds de 1,2 million d'euros, via le crowdfunding aux deux tiers, le reste par l'apport de capitaux et de prêts de Bpifrance et du fonds régional de co-investissement Aqui-Invest.

### **Feu vert de l'Union européenne**

Depuis l'installation de son unité pilote dans la zone industrielle blanquefortaise en 2014, Entomo Farm ne cesse de grandir. Elle entame aujourd'hui sa mue. De deux associés fondateurs, le nombre est passé à 15 salariés, et l'entreprise est sur le point de se délocaliser à Libourne.

Les entrepôts ont été trouvés, les derniers détails administratifs sont en finalisation. La mise en production est prévue au printemps 2017. À terme, 20 créations d'emplois sur deux ans. Et avec, l'entrée dans une nouvelle dimension. « Le passage à une étape préindustrielle », résume Grégory Louis, lui-même néo-Libournais depuis bientôt un an. « On pourra avoir une capacité de production, avant transformation, de 35 tonnes d'insectes frais par mois. »

Jusque-là, l'activité se consacrait essentiellement à de la recherche et développement, R & D dans le jargon de l'entrepreneuriat. « Aujourd'hui,

## GIRONDE

---

on maîtrise le process d'élevage et de transformation de l'insecte, sans intrants chimiques. Il fallait fabriquer des outils qui n'existaient pas pour élaborer un système performant et le moins coûteux possible.»

Une étape préalable aussi longue que cruciale, validée au moment même où l'Union européenne a approuvé, à la mi-décembre, la décision de la Commission européenne visant à autoriser les protéines d'insectes dans l'alimentation des poissons d'élevage, à partir de juillet 2017. «Au niveau mondial, ne serait-ce que pour la filière piscicole, cela représente 6 millions de tonnes de farine. C'est un marché colossal», note Grégory Louis, qui ajoute : «Aujourd'hui, on sait que la totalité de nos stocks sera vendue.»

### **Marché stratégique**

L'homme prendra soin de ne pas trop en dire. Secret industriel oblige. Le marché est stratégique. «C'est une vraie course, un challenge [...] On a une avance, le but n'est pas de la perdre», sourit-il habilement.

Si la France est devenue le leader de la production d'insectes sur le continent, avec Nextalim à Poitiers et Entomo Farm en Gironde, la Nouvelle-Aquitaine en est son fer de lance. De quoi rivaliser avec le géant Ynsect, installé dans le Jura, qui vient de lever 14,5 millions d'euros.

Visant à diversifier sa production – des huiles et des biostimulants à partir d'insectes –, Entomo Farm, quant à elle, entend créer à l'horizon 2019 une filiale en Afrique. Ici, la production d'insectes pourrait être une solution aux problèmes de sécurité alimentaire, comme le souligne depuis quelques années la FAO, l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture.

# Le château ouvre ses cuves au bio

*PAR THOMAS DUSSEAU (14/12/2017)*

**Léoville Poyferré, second cru classé de l'appellation Saint-Julien-de-Beychevelle, se convertit progressivement.**

L'expérience, menée sur une parcelle de 5 hectares d'un domaine qui en compte 80, n'est certes pas la plus significative par rapport au travail accompli par les viticulteurs ayant déjà obtenu la certification bio ou étant véritablement en voie de conversion. Mais elle est l'une des illustrations « des bonnes pratiques et des démarches vertueuses qui se mettent en œuvre sur le territoire », selon les termes du député LREM de la 5<sup>e</sup> circonscription de la Gironde, Benoit Simian, qui avait pris l'initiative de réunir l'ensemble de la filière viticole médocaine au Vinopôle Bordeaux-Aquitaine, pour échanger sur le thème de « la viticulture et ses défis économiques et environnementaux ».

Conscient de ces défis, et des enjeux liés à l'utilisation des produits phytosanitaires, le château Léoville Poyferré – second cru classé en 1855 de l'appellation Saint-Julien – a décidé l'an dernier de s'engager dans la démarche bio. « On avait fait une réunion des crus classés et on s'est aperçu qu'on était un peu à la traîne au niveau environnemental. On s'est dit "Allez, on va prendre le taureau par les cornes" et on a intégré le Système de management environnemental (SME) des vins de Bordeaux », explique Didier Cuvelier, qui préside aux destinées

## GIRONDE

---

du prestigieux château depuis 1979. « C'est très intéressant car il y a aussi bien des poids lourds que des petites propriétés qui n'ont pas forcément beaucoup d'argent et qui apportent des solutions intelligentes auxquelles on n'avait pas forcément pensé. Ça nous a fait progresser vers l'idée qu'il fallait qu'on aille au bio », explique-t-il.

Accompagné par un consultant de la société Sovivins, le château Léoville Poyferré est donc concrètement passé à l'action sur une parcelle de 5 hectares, située à la lisière du domaine. « Dans nos assemblages, quand on goûte les vins, cette parcelle n'était jamais au niveau pour faire des premiers vins. Cette année, on n'a pas encore fait l'assemblage mais à mon avis elle n'est pas loin du niveau de premier vin. On va voir. Le bio donne en tout cas un éclat du fruit assez particulier. Ce qui peut être très intéressant », poursuit Didier Cuvelier, surpris par les premiers résultats.

« C'est délicieux. Ça me plaît beaucoup et ça m'interroge pas mal », témoigne le propriétaire, qui rappelle que les conditions météo avaient été bien meilleures cette année qu'en 2016, une année marquée par un « printemps pourri ». « Heureusement, l'été avait été fantastique. C'est ce qu'on a appelé un millésime renversant. Cette année, on est content de la qualité », affirme Didier Cuvelier. Il envisage de reproduire l'expérience sur la même parcelle, baptisée Montauban, et de convertir 10 hectares supplémentaires en 2018. Soit presque 20 % du domaine de 80 hectares de l'appellation Saint-Julien (920 hectares au total). « Je suis de plus en plus convaincu et je voudrais savoir si c'est bon deux années de suite », souligne le vigneron.

## **Des contraintes matérielles**

Léoville Poyferré se convertira-t-il totalement au bio et ira-t-il vers la certification ? S'il répond qu'il n'est aujourd'hui « fermé à rien », Didier Cuvelier ne l'affirme pas clairement et évoque encore l'ensemble des contraintes liées à un changement aussi radical. « Faire du bio sur 80 hectares, c'est quand même très contraignant et cela demande un matériel de folie. Au lieu de quatre tracteurs, il m'en faudrait huit. Ça ne peut pas se faire du jour au lendemain. Si l'on utilise des produits bio, il faut pouvoir intervenir vite. C'est beaucoup plus délicat qu'avec les produits classiques. Il faut qu'ils soient bien positionnés, au bon moment. Et il faut être encore plus attentif à son vignoble », détaille Didier Cuvelier, qui encourage en même temps son chef de culture à s'orienter vers le bio.

« Il faut y aller parce qu'on ne pourra plus faire autrement. Je ne me fais pas trop d'illusions. On ne peut plus reculer », affirme-t-il, tout en se montrant pragmatique : « Ce qui m'intéresse avant tout, c'est d'améliorer la qualité des vins. »



# Un toit pour les maraîchers

*PAR AUDE BOILLEY (19/11/2017)*

**A Tresses, des bénévoles construisent des logements pour les maraîchers de la ferme de la Glutamine.**

Ils sont informaticiens, menuisiers ou encore architectes d'intérieur. Ils ne se connaissent pas, n'habiteront pas les logements qu'ils construisent mais ont décidé

## GIRONDE

---

de donner de leur temps pour une cause en laquelle ils croient. Celle de proposer une nouvelle agriculture et permettre à des maraîchers de s'installer afin de mieux nourrir l'agglomération bordelaise.

En cet automne 2017, des dizaines de bénévoles se succèdent sur le terrain de la Glutamine, à Tresses, à un jet de pierre de Bordeaux. La plupart d'entre eux ne connaissaient pas ce projet de ferme agricole avant de tomber sur l'accueillante petite maison présentée pendant un mois et demi sur les quais de Bordeaux, devant la Maison écocitoyenne. C'est là qu'ils ont découvert l'ambitieux projet de Charles Oksenhendler et de Sarah du Vinage d'accueillir des maraîchers pendant trois ans pour qu'ils lancent leur exploitation.

### **Quatre maisons construites**

C'est justement cette « Tiny house », que démultiplient actuellement les bénévoles. « Les maraîchers que nous souhaitons accueillir seront logés sur place. Un maraîcher gagne entre 300 et 400 euros par mois. Comment voulez-vous qu'il se loge à ce prix-là dans l'agglomération bordelaise ? », interroge Charles Oksenhendler.

C'est donc pour répondre à cette problématique de logement qu'il envisage d'équiper chaque maraîcher d'une micro-habitation passive en bois sur un châssis mobile mais aussi d'un vélo-tracteur, d'une éolienne et d'une « boîte à ferme » pour stocker le matériel. Tout sera construit sur place.

Pour assurer un « matelas » de maisons disponibles, Charles Oksenhendler a décidé d'en construire quatre et d'organiser des chantiers participatifs qui attirent surtout des urbains et des cadres. « Je ne pensais pas qu'autant de personnes

## GIRONDE

---

répondraient à cet appel. Jeudi nous étions par exemple dix. C'est touchant de voir ces gens qui croient en un système différent.»

On doit le concept de la « Tiny house » à Nicolas Laveau, le gérant de My little loft. Séduit par le projet, il apporte lui aussi sa part au projet en fournissant les plans et une aide technique. Pendant une semaine et régulièrement durant le prochain mois, il intervient sur le chantier distillant ses conseils de montage. Sous le soleil de l'Entre-deux-Mers, les bénévoles donnent l'impression de participer à un puzzle en 3D. Certains n'ont jamais tenu une visseuse entre les mains. D'autres sont du métier. C'est le cas de Renaut, 31 ans, menuisier dans le Médoc qui aimerait construire sa propre maison et qui est donc venu glaner quelques précieux conseils.

### « Rien ne se perd »

Christophe, 37 ans, est consultant en informatique. Il a souhaité venir « faire de la qualité et non du chiffre ». Hanitra, elle, a osé franchir le pas de quitter son poste d'ingénieur télécoms à Paris et de ne vivre que de projets qui lui parlent. Elle est venue avec une amie, Marine, 28, architecte d'intérieur.

Sur le chantier, « rien ne se perd, tout se magnifie ». Les rares chutes de volige seront broyées pour être brûlées ou servir de paillis. Dans cette optique de récupération Charles Oksenhendler lance un appel aux dons de la part d'entreprises de bricolage. Pour équiper les petites maisons, il est à la recherche d'huisseries, de planchers en pin, d'éviers, de douches. « Ces dons sont défiscalisables », glisse le trentenaire à l'affût du moindre déchet. Ici, des bidons destinés à la déchetterie, il en fera des récupérateurs d'eau dans les serres, ici des palettes, elles trouveront assurément une utilité dans la ferme.

## GIRONDE

---

Prochaine étape, le recrutement des maraîchers qui devaient arriver à la ferme en janvier 2018. Il est certain que les bénévoles, membres de l'association pour des raisons d'assurance, viendront les saluer. Tels Les Colibris de Pierre Rabhi, ils auront apporté leur part du changement.



# Ecologie : plutôt offrir que punir

*PAR FANNY LÉONOR CROUET (13/12/2017)*

**Créé à Escource en décembre 2017 pour lutter contre les « passoires thermiques », Précoréno est un dispositif inédit récompensé par Nicolas Hulot.**

# LANDES

---

La face tournée vers le ciel, les lampadaires équipés de panneaux photovoltaïques attendent qu'un rayon perce les nuages. Sur le toit de l'église, même dispositif, à plus grande échelle. Une voiture électrique recharge ses batteries sous la pluie, connectée à une borne dédiée. Les velléités écologistes de l'édile Patrick Sabin se lisent dans l'urbanisme moderne d'Escource.

La communauté de communes (CdC) Cœur Haute Lande, dont Patrick Sabin est le vice-président, est l'un des premiers territoires à avoir été estampillé Tepos (Territoire à énergie positive) en 2012, puis TEPCV (Territoire à énergie positive pour la croissance verte). Sous ce label se cachent des dizaines d'initiatives. Celle, par exemple, de doter 32 bâtiments publics de panneaux photovoltaïques dont l'énergie revient directement à la ville. Ou celle, déjà évoquée dans notre édition du 30 octobre, d'accorder des actions d'entreprises pour investir dans la transition énergétique. Le dernier projet en date est le dispositif Précoréno, bébé partagé avec la Communauté de communes de Mimizan. Son principe est simple : il est le premier à conseiller gratuitement les administrés de ces communes sur les possibilités de rénovation de leurs logements. Le tout en luttant contre les « passoires thermiques » (logements énergivores) et en faveur d'une transition énergétique.

## **Un concept accessible à tous**

Une cinquantaine d'organismes proposent déjà des diagnostics à domicile aux propriétaires souhaitant faire des économies d'énergie. La plate-forme de conseil Précoréno ne prétend pas être novatrice sur le fond, mais sur la forme : si elle copie une offre déjà existante, elle la rend en revanche accessible à tous.

## LANDES

---

« Ceux qui proposent la même chose sont nombreux, mais ce sont des usines à gaz, lâche Patrick Sabin. Tels foyers avaient droit à telles aides en fonction de leurs revenus, et selon le type d'aide, il fallait s'adresser à différents organismes. Notre souhait, pour simplifier tout ça, était de proposer un guichet unique, pour tout. »

Dans ce flou artistique, les Escourçois n'étaient d'ailleurs pas en reste. Les aides étaient disponibles, mais les démarches obscures et contraignantes. « Un de mes administrés a résumé tout ça sous forme de lettre. Un parcours du combattant », soupire le maire.

### **Une transition non punitive**

Urgence énergétique ou pas, l'édile préfère offrir que punir. « Une transition énergétique, si elle est punitive, ne sera pas la priorité des gens. S'ils n'y trouvent pas leur compte financièrement, on ne pourra pas les emmener avec nous », juge-t-il.

Le dispositif Précoréno plaît à Patrick Sabin précisément parce qu'il agit sous forme d'offre. Il permet, par exemple, aux habitants des communes concernées de ne pas avancer les frais des travaux d'amélioration de leur habitat, pris en charge par la Région via un tiers financement (appelé Artéé, il permet aux propriétaires de ne rien déboursier directement pour les travaux de rénovation. Ceux-ci sont financés par les économies d'énergie futures). Et de proposer de nouveaux types de chantiers aux artisans locaux, dont certains ont choisi de se former aux nouvelles exigences écologiques de construction.

Les aides aux travaux elles-mêmes seront avancées par des associations en lien avec Précoréno.

## **Du solaire qui rapporte**

L'apparition de cette nouvelle plateforme de rénovation énergétique est aussi l'occasion pour la CdC Cœur Haute Lande d'investir l'argent gagné via ses installations photovoltaïques. Toujours en toute logique écologique. « On a choisi d'investir dans les énergies renouvelables plutôt que de mettre du marbre de Carrare par terre. Les recettes de cet investissement financeront bientôt directement les travaux de nos administrés », explique Patrick Sabin qui, dans son bureau de maire, attend la visite des premiers intéressés.

## **Récompensé par Nicolas Hulot**

Le dispositif est né le 5 décembre 2017. Le 13 décembre, la Communauté de communes Cœur Haute Lande a été récompensée par le ministère de Nicolas Hulot pour sa politique de revalorisation des déchets verts, utilisés pour faire du compost, pour chauffer ou encore pour servir une filière future de méthanisation. Pour ce projet, la CdC Cœur Haute Lande a touché 1,5 million d'euros en juillet 2016.

# Pas pour se faire mousser

*PAR VINCENT DEWITTE (12/11/2017)*

**Militant de l'océan, le Landais Jean-Marc Vigneaux se bat à Biscarrosse contre l'usage des détergents non biodégradables.**



## LANDES

---

Jean-Marc Vigneaux coordonne le Comité de vigilance de Biscarrosse depuis trois ans, mais cela fait bien plus longtemps qu'il se jette à l'eau, été comme hiver, pour sonder la qualité de l'océan. Installé à Biscarrosse depuis 1983, seize ans après avoir découvert le surf sur la Côte basque, cet ancien professeur de sports à Parentis-en-Born consacre depuis longtemps son énergie à la défense d'un meilleur environnement.

Pourquoi s'être lancé dans ce combat ? « Parce qu'entre le wharf de la Salie, et les naufrages de l'«Erika» et du « Prestige », on a quand même bien ramassé en termes de toxicité ces dernières années. Mais c'est surtout qu'un jour, j'en ai eu marre de ressortir de l'eau avec des rhinites et des sinusites. J'ai eu envie de comprendre », prolonge, très simplement, l'adhérent du club de surf Lou Bisca.

### **Une petite main discrète**

Montagnard avant d'être côtier, l'actif retraité de 67 ans ne limite pas son champ d'action aux rouleaux de l'Atlantique et aux dunes saturées de microplastiques et autres déchets. Amateur de pirogue, de canoë ou encore de planche à voile, cet amoureux des grands espaces regarde notamment de près « les phénomènes de ruissellement des bassins versants ». En ligne de mire, les ravages chimiques de l'agriculture qui finissent inexorablement dans les lacs du Born. Mais aussi les mégots de cigarettes. « Après de fortes pluies, faut voir ce qu'on ramasse. Ça se compte en tonnes », se désole-t-il. Ce Kersauson aux yeux marron, longtemps resté le « bras armé » de la vigie lando-girondine René Capo, ne cherche pas à se mettre en avant. Il préfère la jouer discret. Petite main de biologistes investis dans la défense de la nature, le Landais met sa passion du surf au service de la vérité. Depuis plusieurs années, ses missions bénévoles consistent

## LANDES

---

avant tout à effectuer des prélèvements, en vue de mesurer la qualité de l'eau. Son stand-up paddle a bien sûr beaucoup vogué autour du wharf de la Salie, avec ses eaux et boues usées rejetées au large, tout près de Biscarrosse. Plus le temps passe et plus Jean-Marc Vigneaux reste néanmoins sur le sable, d'où il guette tout particulièrement l'écume.

### **Les deux pieds dans l'écume**

Dans le sillage de son investissement passé dans l'association Pulp (Pour un littoral propre), active au point de s'attirer les foudres des ostréiculteurs, peu partants pour parler de mauvaise qualité de l'eau du côté du bassin d'Arcachon comme d'Hossegor, le Biscarrossais mène désormais une bataille plus ciblée sur « les phénomènes mousseux » et « les effets des détergents ».

Après analyses de nombreux relevés, il tente d'alerter de « la présence à des taux extrêmement importants de tensioactifs anioniques et cationiques, marque d'une signature anthropique, industrielle et chimique ». « Ce sont des marqueurs de détergents industriels ou domestiques non biodégradables, simplifie-t-il. Et le problème, c'est qu'on retrouve des concentrations à des doses létales ! Alors bien sûr, ça ne veut pas dire que si on se fout à l'eau, on va mourir, reprend-il. Mais les micro-organismes qui sont au début de la chaîne alimentaire, eux, ils trinquent... »

### **Un regard vers le Wharf**

L'étude des courants et de la météo conduit son regard directement jusqu'au wharf. L'objet n'est pourtant pas de rejeter la faute exclusive sur l'installation girondine. Qu'ils soient maritimes, fluviaux ou terrestres, tous les rejets qui ne sont pas correctement traités sont concernés. « Et cette responsabilité devient la nôtre

## LANDES

---

à chaque fois qu'on achète une lessive ou un savon, et même à chaque fois qu'on tire notre chasse d'eau», tente-t-il d'éveiller.

Davantage inquiet que donneur de leçons, Jean-Marc Vigneaux évoque « des prises de vue de phénomènes mousseux vraiment édifiantes ». « Il y en a un peu moins qu'avant, reconnaît-il. Mais l'autre grand problème, c'est l'utilisation de chlorure d'aluminium, un agent blanchissant qui a un effet très néfaste sur les micro-organismes. »

Que peut-il faire de plus que le dire ? Le redire. « On paie pour l'eau potable, on paie pour les eaux usées, pour quel résultat ? Pour ma part, j'estime que certains choix sont criminels. Et que nous, citoyens, nous sommes en droit d'exiger plus de qualité. »



## Alice et ses merveilles sillonnent la campagne

*PAR CHRISTINE LAMAISON (07/09/2017)*

**Avec son épicerie ambulante, Alice va proposer du bio, du local et du vrac à votre porte. Rencontre avec une battante convaincue.**

# LANDES

---

Ceux qui sont nés au siècle dernier ont peut-être encore le souvenir du camion de l'épicier, du charcutier, parfois du poissonnier qui, à jour régulier, klaxonnait pour annoncer sa venue et rythmait ainsi, à sa façon, la vie d'un village. Il n'y avait pas encore un supermarché à tous les coins de rue, et ce mode de consommation complétait les ressources du jardin ou du poulailler. Eh bien voilà le retour du camion de l'épicier, version XXI<sup>e</sup> siècle.

Depuis septembre 2017, Alice Dubré, 35 ans, trois enfants, fait vrombir son camion bleu, aménagé, pour proposer ses merveilles. Car forcément, lorsque l'on se prénomme Alice, le nom de votre épicerie ambulante s'impose : Aux Merveilles d'Alice.

## **Oeufs, légumes, lait, fromages**

Des merveilles qui correspondent à l'époque et aux convictions de cette jeune femme, qui s'inscrit, comme de plus en plus de gens de sa génération, dans la recherche de produits bio, locaux, d'une distribution en circuits courts et dans une démarche zéro déchet. Il n'y aura ni viande, ni poisson, mais des produits laitiers d'Orthevielle, des fruits et légumes de Biarrotte, Bénesse et Saint-Geours-de-Maremne, des œufs de Sainte-Marie-de-Gosse, du café torréfié à Saint-Jean-de-Luz, des thés et tisanes issus du Pays basque, des cosmétiques et produits ménagers provenant d'une savonnerie artisanale à côté de Dax...

Angevine, cette jeune femme qui a, entre autres, enseigné le français en Suède avant de s'installer à Orx, semble avoir neuf vies, telle un chat qui rebondirait de l'une à l'autre avec la même envie et la même énergie. « À mon retour, j'ai un peu travaillé dans l'aide à la personne. Et puis je me suis demandé ce que je pourrais

## LANDES

---

créer ici. J'ai rencontré le maire de Saubrigues, qui m'a parlé de cette idée d'une épicerie ambulante. Il y avait une demande. »

Alice a fait une enquête de marché et découvert que cette épicerie pouvait intéresser, certes, une population vieillissante, mais aussi de jeunes actifs, avec des enfants en bas âge, qui travaillent et n'ont pas forcément le temps d'aller chercher de bons œufs, des légumes frais, etc. Elle a aussi démarché les communes n'ayant pas de supermarché ou d'épicerie et reçu partout un accueil plutôt enthousiaste.

### **Option drive**

S'appuyant sur un microcrédit via l'Adie, une campagne de financement grâce à la plate-forme Kisskissbankbank, son projet a été retenu par la Banque postale parmi les plus originaux et pourrait bénéficier d'une nouvelle aide, s'il l'emporte sur les autres. Tout cela conforte Alice dans son choix. Elle ne fera pas encore de livraison à domicile, mais stationnera de manière régulière dans plusieurs communes, le matin et le soir. Avec une option drive : vous pourrez aussi venir y chercher des paniers demandés par mail ou par téléphone. Le camion bleu est prêt à démarrer !

Le camion est le matin à Saubrigues (mardi), Port-de-Lanne (mercredi et samedi), Josse (jeudi), Saint-Barthélemy (vendredi) et Orx (dimanche). Le soir, il sera le lundi à Saint-Laurent-de-Gosse, le mercredi à Bénesse et le vendredi à Saint-Barthélemy. Tél. : 07 67 07 46 97 ou [merveilles.alice@outlook.fr](mailto:merveilles.alice@outlook.fr)

# Energie bleue : le projet se précise

*PAR THOMAS VILLEPREUX (19/09/2017)*

**La ferme houlomotrice dans l'estuaire de l'Adour se précise. Les collectivités s'organisent pour se mettre en branle le projet et trouver des financements.**

Le potentiel existe, comme le montrent les études réalisées depuis 2012. Reste à choisir le meilleur site pour exploiter cette énergie houlomotrice, si chère à la Région et à la Communauté d'Agglomération Pays basque (CAPB). C'est désormais chose faite, ou presque. Car les zones susceptibles d'accueillir la très attendue ferme houlomotrice de la Côte basque ont été « préqualifiées », comme l'a révélé la CAPB à l'été 2017.

D'ores et déjà, une convention est signée entre les deux institutions. Elle réduit le champ d'intervention au périmètre de l'estuaire de l'Adour. Et vise à enfanter cette ferme, en améliorant les connaissances du milieu estuarien. Suite au recrutement d'un coordinateur scientifique en décembre 2016, les collectivités ont non seulement affiné la localisation, mais aussi esquissé un planning.

## **L'enveloppe européenne**

En lien avec cet expert, un comité technique bipartite (CAPB et Nouvelle-Aquitaine) a pu plancher sur la maîtrise d'ouvrage et le plan de financement. Pour autant, le caractère inédit de l'opération pose la question de la méthode.

## LANDES

---

Pour l'heure, nul projet de faisabilité de ferme houlomotrice n'a été mené à bien en France. Autant dire que les travaux ou services actuellement disponibles, peu nombreux, sont scrutés de près.

Il s'agit désormais de faciliter la passation de marchés publics et de stimuler l'innovation. Dans l'ordre, les pouvoirs publics sont donc invités à favoriser : la recherche, le développement, l'acquisition. La ferme houlomotrice pourra bénéficier d'un financement européen (Feder) avoisinant 50 % du budget total. Quant à la Région et à l'Agglomération, elles devraient chacune apporter une subvention de 25 %, le montant total restant difficile à fixer, à ce stade du projet.

### **À l'instar de Mutriku**

Seule l'enveloppe européenne globale est connue : 437 millions d'euros sur la période 2014-2020, pour des projets aussi variés que l'exploration de fonds marins, l'énergie de la mer ou l'aquaculture, dans le cadre du Plan d'action atlantique. En attendant d'y voir plus clair, les élus communautaires ont déjà approuvé le principe d'un partenariat d'innovation – il se fera au terme d'une consultation – pour étudier les conditions d'accueil de la ferme. Ils ont aussi confié à leur institution la maîtrise d'ouvrage, auquel la Région participera en assurant un suivi opérationnel.

Avant l'été, Mathieu Bergé commençait à tracer les premières problématiques. Notamment les éventuels conflits d'usage avec les pêcheurs et les touristes. « Nous avons également besoin de zones logistiques pour l'entretien des systèmes houlomoteurs », ajoutait le conseiller régional. Des zones susceptibles de s'installer, à terme, sur les 50 hectares de foncier encore disponibles dans le périmètre du port industriel de Bayonne.

## LANDES

---

En service depuis sept ans déjà, la centrale houlomotrice de Mutriku (entre Bilbao et Saint-Sébastien) montre la voie. Raccordée au réseau général de distribution, elle peut produire jusqu'à 1,3 GWh et satisfaire les besoins d'environ 100 familles par an.

# Grégory ou la vie sauvage

*PAR EMMANUELLE PÉDEZERT (08/02/2017)*

**Depuis quinze ans, Grégory Hercegov fait corps avec la forêt de Lesgor. Il rêve d'ouvrir cette parenthèse apaisante à l'inconnu.**



Onze hectares de nature. Une immense maison en bois et un atelier construits de ses mains. Des chemins, la forêt. Et au milieu coule vraiment une rivière. Grégory Hercegov a beau s'être trouvé le nom de Will Harppeur pour défendre son travail artisanal, il ne se cache pas derrière un personnage ou du

## LANDES

---

folklore. Il est authentique et entier, tout tourné vers la nature, sans exagération et pleinement conscient d'être marginal. Tant mieux, même. Sa marge à lui est pourtant l'essentiel. Il fait ce qu'il veut, il ne se fie pas au diktat de la société, « et je n'emm... personne ».

Il s'est retiré dans cette vie à lui, forcément atypique, il y a quinze ans. Son passeport sans doute fatigué par des virées plus ou moins longues, le Palois qu'il était a eu envie de revoir les Landes des souvenirs heureux qu'il s'était fabriqués avec son grand-père. « Il m'avait initié à la chasse du côté de Garein. J'ai toujours adoré le calme sans pareil qui y régnait. J'avais envie d'un bout de forêt à moi... » Et puis, une annonce plus tard, le voilà à Lesgor.

### **Autodidacte en tout**

L'endroit est absolument magnifique. Le Luzou ondule au milieu des hectares de sable noir. Tout est à l'état sauvage, les herbes sont folles, le houx reprend ses droits, la nature dessine seule les contours de ce tableau.

Au milieu, tous les jours mais à sa guise, Grégory Hercegov, 46 ans donne vie au parfait attirail des chasseurs trappeurs. Dans son atelier, un grand bazar avec plusieurs plans de travail, où l'odeur du bois dans le poêle finit de mettre dans l'ambiance, il soigne les détails pour faire naître de rares créations. Couteaux, vêtements de cuir, ceinturons, chapeaux, carquois traditionnels, lames de chasse. Il achète l'acier ici, le cuir là, les bois de cerfs là encore. Aidé par de l'outillage d'un autre âge, il travaille sur commande ou crée pour les salons de chasse. « Le salon, corrige-t-il. Je n'en fais pas beaucoup. Me séparer, par exemple, de ces couteaux, dans lesquels j'ai mis mon âme, c'est dur. »

## LANDES

---

### **Déjà sept maisons construites**

Toujours de ses mains et armé de patience, il fabrique des canoës traditionnels, des cabanes et des maisons en bois. Sept, déjà. Et pas des petits morceaux. « On est tous capables de faire quelque chose de nos mains. Quand on est motivé, rien ne peut nous arrêter. Je suis comme ça, si je ne fais pas les choses, je suis triste. Alors, j'ai appris tout seul. La zinguerie, la plomberie, la menuiserie. Je me suis fait ma première maison à 26 ans. Des plans jusqu'à la toiture. »

Il lui a fallu travailler par interim, en même temps, pour payer les matériaux. Mais on ne le reprendra pas de sitôt dans une entreprise. Ni même à la tête d'une société de construction. Les rapports de force, très peu pour lui. Il est auto-entrepreneur, et c'est un bien grand mot pour celui qui travaille plutôt avec ses tripes et ses envies. Son rapport à l'argent est à l'image de cette vie qu'il se façonne : simple et cantonné au strict nécessaire.

Pour autant, il fait ses courses, ne mange pas des racines de plantes et ne vit pas, comme il le prétend en plaisantant, « d'amour et d'eau fraîche ». Il ne se nourrit pas plus de gibier, lui qui manie pourtant l'arc avec précision. « C'est peut-être cette vie en pleine nature qui m'a changé au fil des ans. Je vois la vie animale de près. J'ai un ragondin qui dort sur mon paillason, des oies sauvages qui viennent nicher derrière. Alors, j'ai davantage de mal à partir chasser pour chasser. Quand on doit se nourrir, oui, mais l'instinct de chasse ne doit pas tout autoriser. » C'est son point de vue, et il le dit souvent, « je ne détiens pas la science infuse, je défends ma façon de penser, qui évolue d'ailleurs, tout le temps ». Avec ce souci d'être toujours clair dans son esprit.

## LANDES

---

### **Faire nicher le curieux**

Et, il est bien dans ses bottes en cuir, cet amoureux de la nature. Sa façon d'assimiler l'arc à la droiture d'un homme qui doit savoir convoquer un esprit en phase avec lui-même pour réussir son tir en dit long sur le bonhomme. Il maîtrise sa vie, ne la perd pas à la gagner. « Ça c'est mon côté serbe peut-être. Mon père était comme ça, à plutôt profiter de la vie. Du côté de ma mère, ce sont des bosseurs. » Grégory Hercegov est finalement le trait d'union entre les deux, besogneux mais comme il lui plaît de faire. Et inculque cette façon d'être fidèle à soi-même à son fils William, 12 ans. Si le Lesgorien touche déjà du doigt chaque jour son rêve d'harmonie avec la nature, il est encore empli de rêves. « L'Idaho que je connais bien, où j'ai un vieil ami et une Ford V8 de 1977. Je viens de passer trois années en étant cartable (comprenez hors service), touché par la maladie de Lyme, attrapé par des tiques... La vie dans la nature c'est aussi ça. Mais j'y repense. Le rêve américain existe là-bas. Y retourner encore et avec mon fils me plairait bien. » Et puis construire trois cabanes dans les arbres, ouvertes aux visiteurs. « J'aimerais vraiment partager cet univers magique avec les gens. Offrir un endroit de repos, où se ressourcer. Je pense que je peux donner ça. Les cabanes, c'est un condensé de rêve : ça réfère à l'enfance, au bois, et à ces endroits de bric et de broc où on se sent pourtant en sécurité. » Les plans sont prêts, les arbres sont choisis et sa détermination est tout entière. À quand une immersion à la Jack London, au beau milieu en Pays tarusate ?



# Avec Essor, l'hirondelle blessée fera le printemps

*PAR GAUVAIN PELEAU-BARREYRE (12/04/2017)*

**A Tonneins, le centre de soin Essor voit un afflux d'animaux blessés au printemps. Une équipe motivée les remet sur pied.**

## LOT-ET-GARONNE

---

Wanda Bégot n'arrête pas. Encore trois lapereaux lui ont été confiés hier. Des boules de poils qui rejoindront lièvres, écureuils et moineaux à l'infirmierie d'Essor. La soigneuse animalière de l'association, qui dépend de la Société pour l'étude, la protection et l'aménagement de la nature en Lot-et-Garonne (Sepanlog), sait que les prémices printanières riment toujours avec afflux d'animaux blessés. « L'hivernage est fini, les petits sont nés, explique Wanda Bégot. Les gens se mettent au jardinage, tondent leur pelouse et c'est là, qu'ils peuvent blesser, sans le vouloir, beaucoup d'animaux, souvent des petits, qui nichent dans les hautes herbes. »

### **Hôpital de la faune sauvage**

Et c'est à l'Essor, du côté du Château de Ferron, qu'atterrissent ces patients à poils et à plumes. Ce sont les particuliers qui appellent directement l'association. Les vétérinaires, l'Office national de la chasse et de la faune sauvage, tout comme les animaux saisis lors d'opérations douanières, arrivent aux urgences, de cet hôpital un peu spécial.

« Notre but est de les soigner et de les relâcher dans la nature », ajoute Wanda, qui s'interdit de baptiser ses pensionnaires pour risque d'attachement affectif... « Bien sûr qu'on a envie de les chouchouter, reprend Corinne, récente bénévole de l'association, mais ce n'est pas pour cela qu'on travaille aussi dur. »

### **Loutre star et vol olympique**

Passionnées de nature, ces Amazones ne ménagent pas leur peine pour entretenir les 5 000 mètres carrés de terrain. Après les soins, les animaux convalescents sont amenés dans l'une des volières du site. C'est dans ces espaces

## LOT-ET-GARONNE

---

couverts, dont un, qui affiche une longueur d'une piscine olympique de 50 mètres, que les oiseaux apprennent à voler de leurs propres ailes. Des bassins sont aussi aménagés et ont reçu quelques stars, comme la loutre vendéenne, recueillie à l'automne 2016. Des hiboux, des cigognes mais aussi des iguanes ou des levrauts, constituent la patientèle actuelle. Les oiseaux, notamment les rapaces, s'ils ont repris du poil de la bête, ne pourront pas être relâchés de suite, risque de grippe aviaire oblige. En revanche, les deux petits écureuils recueillis depuis un mois seront bientôt libérés, Tic et Tac étant rangés du risque, comme les 586 animaux passés entre les mains d'Essor en 2016.

Essor : 05 53 79 91 41 ou [essor47@orange.fr](mailto:essor47@orange.fr)

# Yooji a convaincu Danone d'investir dans ses surgelés bio

*PAR NICOLAS CÉSAR (29/09/2017)*

**Cette pépite, implantée à la fois à l'Agropole d'Agen et à Bordeaux, vient de réaliser une belle levée de fonds de 4 millions d'euros.**

Frédéric Ventre est en passe de réussir un sacré pari : démontrer qu'une start-up peut se faire une place de choix dans l'agroalimentaire, un milieu dominé par de grands groupes industriels. Ancien banquier, père de quatre enfants, marié à une femme médecin, il a eu l'idée en 2012 de créer Yooji, la première marque de surgelés bio pour bébés, implantée au sein de l'Agropole à Estillac, près d'Agen (47), et au sein de Darwin, à Bordeaux. Un vrai défi sur un marché mondial estimé à 350 millions d'euros, mais qui suscite l'appétit des grands groupes.

# LOT-ET-GARONNE

---

## Déjà 600 points de vente

Avec, pour l'heure, trois gammes de produits et une vingtaine de références – des purées lisses et des purées avec morceaux ou en bâtonnets à croquer, cet entrepreneur a déjà 600 points de vente en France dans des hypermarchés Chrono Drive, Biocoop, mais aussi Toupargel, spécialiste de la livraison de surgelés à domicile. Des produits innovants, qui ont décroché une médaille d'argent au prestigieux Salon international de l'alimentation (Sial) en 2014.

Une dynamique qui semble désormais plus facile à préserver avec la présence à ses côtés de Danone Manifesto Ventures, qui a pris part à la troisième levée de fonds de Yooji, avec les actionnaires historiques de cette pépite, Caravelle, groupe familial industriel diversifié, et Capagro, premier fond de capital investissement français dédié à l'innovation dans l'agriculture et l'agroalimentaire. Un rapprochement pensé et réalisé avec Blédina, filiale de Danone n° 1 de la nutrition infantile en France, afin d'inventer l'alimentation des bébés de demain.

La prouesse n'est pas anodine. Ce n'est que le deuxième investissement de Danone Manifesto Ventures en France. Cette structure d'investissement et d'incubation lui permettra de renforcer ses moyens marketings, commerciaux et industriels. D'autant que cet investissement se fait en étroite coopération avec les équipes de Blédina, qui s'engagent dans une démarche d'ouverture et de co-création avec les acteurs de la nutrition infantile.

« Danone Manifesto Ventures apparaît comme le partenaire idéal pour accompagner cette nouvelle étape du développement de Yooji. Nous conservons notre autonomie tout en bénéficiant du soutien financier et opérationnel d'une équipe avec laquelle nous partageons des valeurs et une vision commune de l'alimentation », met en avant Frédéric Ventre.

# LOT-ET-GARONNE

---

## **Des embauches à venir**

Cette levée de fonds va permettre à Yooji d'accélérer sur le marché français, mais aussi de préparer l'agrandissement de son usine à l'Agropole d'Agen qui doit évoluer d'ici fin 2019. Ce qui va amener plusieurs recrutements étalés dans l'année : cinq à dix personnes à la production à Agen, mais aussi quelques personnes au marketing à Bordeaux, ainsi que des commerciaux et quelques profils « seniors ».

Preuve que l'entreprise, qui emploie aujourd'hui 40 salariés, entre désormais dans une phase industrielle et a mûri.

# Batman, défenseur de la vigne

*PAR CAMILLE DE LAPOYADE ET GUY BRUNETAUD*

**A Duras, des chauves-souris luttent contre les ravageurs dans le vignoble. C'est le but du projet Batviti-Batman, initié en 2015.**

Certains vignobles ont choisi la méthode de la confusion sexuelle, qui produit des hormones de synthèse afin de perturber les papillons. C'est le cas du château de Beaulieu, à Cocumont. D'autres, à l'instar de Duras et de Bergerac, lui préfèrent la chauve-souris, prédateur d'insectes. La finalité est la même : lutter contre la tordeuse de la grappe. Ces petits vers, qui percent les grains de raisin et les font pourrir, sont issus des œufs d'un papillon nommé Eudémis. La confusion perturbe l'accouplement, la chauve-souris chasse la bestiole.

Dans tous les cas, on cherche à éradiquer le problème à la source, de manière naturelle, en réduisant au maximum l'utilisation de produits phytosanitaires. L'une comme l'autre ont également pour objectif de favoriser la biodiversité.

# LOT-ET-GARONNE

---

## **L'implication des collégiens**

Aux abords de la cave coopérative Berticot, engagée depuis 2008 dans une politique bio, des dizaines d'élèves du collège Lucien-Sigala ont assisté à la concrétisation d'un projet démarré il y a deux ans : le programme Batviti-Batman. Ce projet ludique et éducatif qui, donc, a pour but de favoriser la présence des chauves-souris dans le vignoble, a vu le jour en Duraquois sous l'impulsion de Fabrice Pauvert. Vigneron bouillonnant d'idées – on lui doit notamment le réseau anti-grêle –, le président de la Caisse de solidarité des vigneronns de Duras a ramené cette initiative des vignes du Languedoc-Roussillon.

Et c'est en réseau que le projet a évolué au niveau local, avec les Chambres d'agriculture de Dordogne et du Lot-et-Garonne, le Conservatoire d'espaces naturels d'Aquitaine, l'interprofession Bergerac-Duras, et des financements du Conseil régional, des deux Conseils départementaux, de l'interprofession et de l'Agence de l'eau.

L'autre particularité est l'implication des collégiens et une sensibilisation des jeunes à l'environnement. En classe, les élèves ont étudié les chiroptères en détail et ont réalisé des nichoirs. Pour leur fabrication, l'institut médico-éducatif Solincité a également mis la main à la pâte. En tout, quelque 70 abris sont fin prêts à accueillir les mammifères nocturnes.

## **Étude des déjections**

Deux nichoirs ont donc été symboliquement installés, hier, dans les vignes de Laurent Goubier. Au même moment, des collégiens du collège Henri-IV de Bergerac accrochaient leurs réalisations dans les vignes de Monbazillac.

## LOT-ET-GARONNE

---

Le programme est avant tout une expérimentation scientifique. Pendant quatre ans, des nichoirs présents sur 20 exploitations de l'AOC Monbazillac et 20 autres de l'AOC Duras seront observés.

Les déjections des chauves-souris ayant élu domicile dans les nichoirs seront analysées et permettront de déterminer le régime alimentaire des animaux, et notamment la présence ou non de tordeuses de la grappe, sachant que l'accouplement des papillons a lieu en soirée.

Les analyses détermineront aussi si les mammifères consomment des moustiques-tigres et d'autres ravageurs crépusculaires, notamment les drosophiles *suzukii*, redoutables pour les petits fruits, dont les fraises.

Le développement du moucheron asiatique, ces dernières années, est en effet alarmant, et il n'existe à ce jour aucun traitement spécifique.

# Ils ne gaspillent pas leur énergie

*PAR ANTOINE BENEYTOU (13/02/2017)*

**En oeuvrant au quotidien, une famille tente de réduire ses factures. Et les efforts paient.**

Quand il s'agit d'économies d'énergies, Jérôme Marques, propriétaire d'une maison à Villeneuve-sur-Lot depuis 2002, sait de quoi il parle. Pas besoin de grands discours pour prouver l'efficacité de ses méthodes. Il suffit d'avoir un aperçu de sa consommation et de ses factures : celles d'électricité et de fuel ont été divisées par deux en quelques années.

La visite de la maison, où il vit avec ses trois enfants, démarre par l'observation d'un geste simple. « C'est un réflexe, quand on sort d'une pièce, on éteint la lumière. Cela ne sert à rien d'éclairer si on n'est pas là. » En 2014, la famille a participé au « Défi familles à énergie positive », un concours visant à faire réduire la consommation des concurrents. Depuis, les Marques ont conservé les bonnes habitudes, en les peaufinant au fil du temps.

# LOT-ET-GARONNE

---

## **Aérer chaque matin**

Exemple, au rez-de-chaussée de la maison (les pièces de vie se trouvent à l'étage). C'est là que le linge est étendu. « Je n'ai pas de sèche-linge », explique Jérôme Marques. La chaleur de la chaudière, qui se situe dans la même pièce, fait le travail. « Je fais tourner la machine à laver à 1 200 tours pour bien essorer. Tous les matins, vers 10 ou 11 heures en hiver, j'ouvre la fenêtre et j'aère pendant cinq minutes pour ventiler et enlever l'humidité. Car cela coûte plus cher de chauffer une pièce humide. » Dans la même logique, celui qui travaille comme surveillant pénitentiaire à la centrale d'Eysses a installé des Ventilations mécanique contrôlée (VMC) dans la cuisine, la salle de bains et les toilettes. « Très important, il faut fermer les volets vers 17 heures en hiver et mettre des rideaux pour éviter les déperditions de chaleurs. On en perd dix fois plus au niveau des vitres que sur les murs. » Jérôme Marques préconise également d'installer des ampoules à LED, plus économiques. « J'ai une conscience écologique et je n'aime pas gaspiller ». Lui et sa famille ont ainsi suivi à la lettre une bible fournie par le CPIE 47 délivrant 100 « écogestes ». « Il faudrait que tout le monde l'ait, que la mairie le distribue à tous les habitants », suggère-t-il. Le père de famille y a notamment appris à régler le chauffe-eau sur 55 degrés et non sur 70 comme c'est souvent le cas. Autre exemple, avec le congélateur : « Il faut le remplir à fond pour qu'il consomme moins. Même avec des bouteilles d'eau. »

## **Rénovation et isolation**

Tous ces gestes du quotidien s'accompagnent de travaux plus importants. Ce qu'on appelle, la rénovation énergétique. Comme pour le reste, Jérôme Marques a été méthodique pour isoler son domicile : « D'abord le toit, puis les fenêtres et

## LOT-ET-GARONNE

---

enfin les murs. » Peu après son arrivée en 2002, il a fait installer 30 cm de mousse de polyuréthane expansé. En 2005, il a fait poser du double vitrage pour un coût de 8 600 euros. Avec les aides, Jérôme a sorti 4 500 euros de sa poche. En 2011, il a fait isoler ses murs avec 20 cm de laine de bois, alors que la norme est à 12. Et, après tous ces travaux, il bénéficie aujourd'hui d'une remise de 50 % sur la taxe locale d'habitation. L'Agence nationale de l'aménagement et de l'habitat l'a également subventionné à hauteur de 8 000 euros. Au total, pour l'isolation des murs, le Villeneuveois aura payé 5 000 euros. Tout cela permet aujourd'hui de limiter sa consommation pour se chauffer.

# Les Jardins en ville ramènent leur fraise

*PAR GAUVAIN PELEAU-BARREYRE (28/04/2017)*

**Le collectif de jardiniers militants réinvestit l'espace public pour y planter fruits et légumes.**



## LOT-ET-GARONNE

---

Le jardin d'hiver a tiré sa révérence. Trois bénévoles étaient à pied d'œuvre en ce mercredi d'avril 2017 pour débroussailler, désherber et préparer le petit bout de terre coincé entre les rues des Silos et Sully. C'est ici que l'initiative des Jardins partagés a trouvé refuge, comme dans deux autres sites de la ville, l'un place d'Aquitaine et l'autre rue des Peupliers.

Lancé il y a un an tout juste, le mouvement des Jardins en ville a grandi à l'ombre de ses grands frères des jardins partagés d'Eysses, bien guidés par les petites mains vertes du collectif. « Nous avons récolté sur notre carré de la rue Sully près de 7,4 kilos de tomates vertes », annonce ainsi Claire Robellet, maraîchère amatrice.

Avec plusieurs acteurs associatifs et citoyens, Claire Robellet fait partie des initiateurs du projet. Déjà implantés en Grande-Bretagne, ces potagers urbains investissent les espaces verts, enclos et jardinières des villes pour y planter légumes et herbes aromatiques. Aux Villeneuvois de se les approprier. « Ils peuvent venir planter leurs graines, entretenir la plantation et bien sûr se servir, détaille la bénévole. Il faut que ces jardins deviennent les leurs ! »

Si le but ultime est de viser l'autosuffisance alimentaire, les Villeneuvois des Jardins partagés insistent sur l'importance de recréer du lien social, dynamiser la ville et promouvoir le mieux manger.

### **Permanence tous les mercredis**

Encore faut-il que cela se sache. C'est pourquoi l'an des Jardins partagés sera placé sous le signe de la communication et des échanges. Ainsi une permanence a été ouverte tous les mercredis après-midi à partir de 14 h 30, place d'Aquitaine. Pour ceux qui n'ont pas la main verte, un animateur spécialisé en agriculture

## LOT-ET-GARONNE

---

et écologie y dévoile ses trucs et astuces. « Vous pouvez venir avec vos plants, à condition qu'ils soient bio, ou les retirer à l'association Horizon vert et ensuite nous les mettrons en terre », explique Pablo Gazon.

Le jeune homme a mis au point plusieurs techniques pour apprivoiser l'environnement urbain et faire prospérer les bonnes herbes. « En fait, ce sont plus des techniques des anciens qui sont remises au goût du jour, reprend Pablo Gazon, nous apprendrons à reconnaître les différents types de sols, l'exposition au soleil, l'humidité... »

Une deuxième saison qui s'ouvre sous les meilleurs auspices puisque la Bastide vient officiellement d'intégrer le mouvement international des « Incroyables comestibles » qui comptent des centaines de membres et qui tous ajoutent une nuance de vert sur le gris du béton.

Renseignements 05 53 01 69 88 ou [pausejardin.horizonvert@orange.fr](mailto:pausejardin.horizonvert@orange.fr)



## Ils recyclent ici pour éclairer là-bas

*PAR LUCE GARDÈRES (02/06/2017)*

**Les élèves de toutes les écoles publiques d'Orthez relèvent en ce moment des défis solidaires Récyclum lors des temps d'activité périscolaires.**

Du CP au CM2, les élèves des sept écoles publiques d'Orthez s'initient ces jours-ci au recyclage solidaire des ampoules électriques à économie d'énergie.

## BÉARN

---

En effet, les jeux et défis qui leur sont proposés au cours des temps d'activités périscolaires (TAP) permettent d'aider des populations de pays pauvres à bénéficier de raccordements à l'eau, à l'électricité, etc. L'intérêt est donc double. « Depuis le 2 mai et jusqu'à la mi-juin, les élèves sont plongés dans la thématique « Recyclons ici pour éclairer là-bas », précise Laure Milhoua, coordinatrice des TAP. C'est le slogan de l'éco-organisme Récyclum, chargé par l'État de la collecte et du recyclage des lampes à économie d'énergie, qui propose des défis aux scolaires, en partenariat avec l'ONG Électricité sans frontières (ESF). »

### **Un maximum de défis**

Parmi les challenges recensés sur le site [www.defirecyclum.org](http://www.defirecyclum.org), on trouve par exemple celui de la Lumi'Box : il s'agit de créer une mini-boîte de collecte, que les enfants assemblent et décoorent avant de la rapporter chez eux afin de sensibiliser toute la famille aux bons gestes de tri. Les participants à la journée Culture Y Nature, le 20 mai, au lac du Grècq, ont d'ailleurs eux aussi pu fabriquer leur propre Lumi'Box qu'ils ont ramenée à la maison, grâce au stand du service périscolaire de la mairie. « Le principe est simple, poursuit la responsable, les enfants s'inscrivent et doivent valider les défis en envoyant des photos d'eux en train de les réaliser. Plus ils en valident, plus on peut faire partir des missions d'Électriciens sans frontières. » Parmi les bénéficiaires des efforts fournis par les élèves se trouve, par exemple, le village de Poggy, isolé dans les montagnes, en Haïti, où ESF a installé le courant dans l'école et le dortoir des enseignants, en janvier. « Là-bas les maisons sont très éparpillées : les enfants viennent là pour la semaine, alors l'idée c'est de leur offrir du confort », développe Laure Milhoua. Une autre mission est partie pour le Kenya, ajoute-t-elle.

## **Bénin, Mali, etc.**

En ce moment, d'autres sont en cours au Bénin et à Madagascar, et une mission pour le Mali va bientôt partir : elle attend que 6 000 défis soient réalisés. Au Mali, il s'agit d'installer l'électrification et l'adduction d'eau pour l'école et le centre de santé communautaire du village de Sokolo.

Les élèves d'Orthez ne sont pas les seuls à participer à l'aventure : dans toute la France, Récyllum propose des kits pédagogiques clé en main qui permettent aux enseignants de susciter l'adhésion des enfants sur l'organisation de ces défis engagés. L'opération connaît d'ailleurs un beau succès : plus de 2 500 professeurs des écoles se sont inscrits au Défi Récyllum, qui en est à sa quatrième édition. L'engouement est tel que le stock de kits est à présent épuisé, et qu'une liste d'attente a été créée pour la rentrée 2017-2018 ! Les élèves peuvent suivre au fur et à mesure les résultats de leurs efforts combinés sur le site, et constater les effets concrets dans des pays lointains où la priorité reste l'accès à des conditions de vie décentes. « On sait que nous, on a de la chance de pouvoir boire de l'eau au robinet et allumer les lumières autant qu'on veut », témoignent des élèves de l'école du Centre, en pleine réalisation d'un défi Lumin'art.

Ce jour-là, ils ont confectionné des œuvres éphémères dans la cour de récréation, sur le thème des ampoules... en branches et feuilles d'arbres. Une petite photo de leurs créations postée sur le site, et voilà encore un nouveau défi validé. « Ce qu'on fait, ça aide des enfants comme nous, mais qui sont très pauvres », résumant les élèves. Quoi de plus essentiel que l'éveil précoce à la solidarité ?

# Apprendre à faire son pain pour mieux le gagner

*PAR ÉTIENNE CZERNECKA (26/05/2017)*

**Pierre, Etienne et Thomas ont acheté ensemble une propriété à Oloron, où ils font des légumes et du pain bio. Une façon de partager les responsabilités et de souffler un peu.**



# BÉARN

---

L'union fait la force est certainement un dicton qui doit parler à ces trois-là : depuis 2015, Étienne Breton, Thomas Brissonneau et Pierre Roussel travaillent en [Groupe agricole d'exploitation en commun](#) (Gaec) à Ogeu-les-Bains, où ils ont racheté une propriété. Si chacun a sa spécialité, tous les outils, les savoir-faire et les budgets sont mis en commun pour leur activité. Un modèle économique qui séduit de plus en plus les jeunes agriculteurs, qui peuvent ainsi partager les responsabilités et s'offrir des vacances de temps en temps.

La Chambre d'agriculture a décidé de mettre leur exploitation en avant à l'occasion du programme Innov'action, qui promeut des systèmes agricoles novateurs et différents. « Notre projet est axé sur le maraîchage et l'activité de paysan-boulangier. Mais en ce qui concerne le pain, nous faisons tout : de la production de céréales jusqu'à la fabrication du pain, en passant par la transformation du blé en farine », explique Étienne aux curieux venus à ces portes ouvertes, principalement des agriculteurs intéressés par le modèle des trois jeunes gens.

## **Vente en circuits courts**

« Nous nous sommes rencontrés durant nos études, raconte Pierre. Excepté Étienne, dont le père est céréalier, nous ne venons pas du milieu agricole, et nous sommes même réorientés après des études bien différentes. Moi, j'étudiais l'économie. » Rapidement, en discutant, ils évoquent ce projet de reprendre une propriété et de travailler en commun.

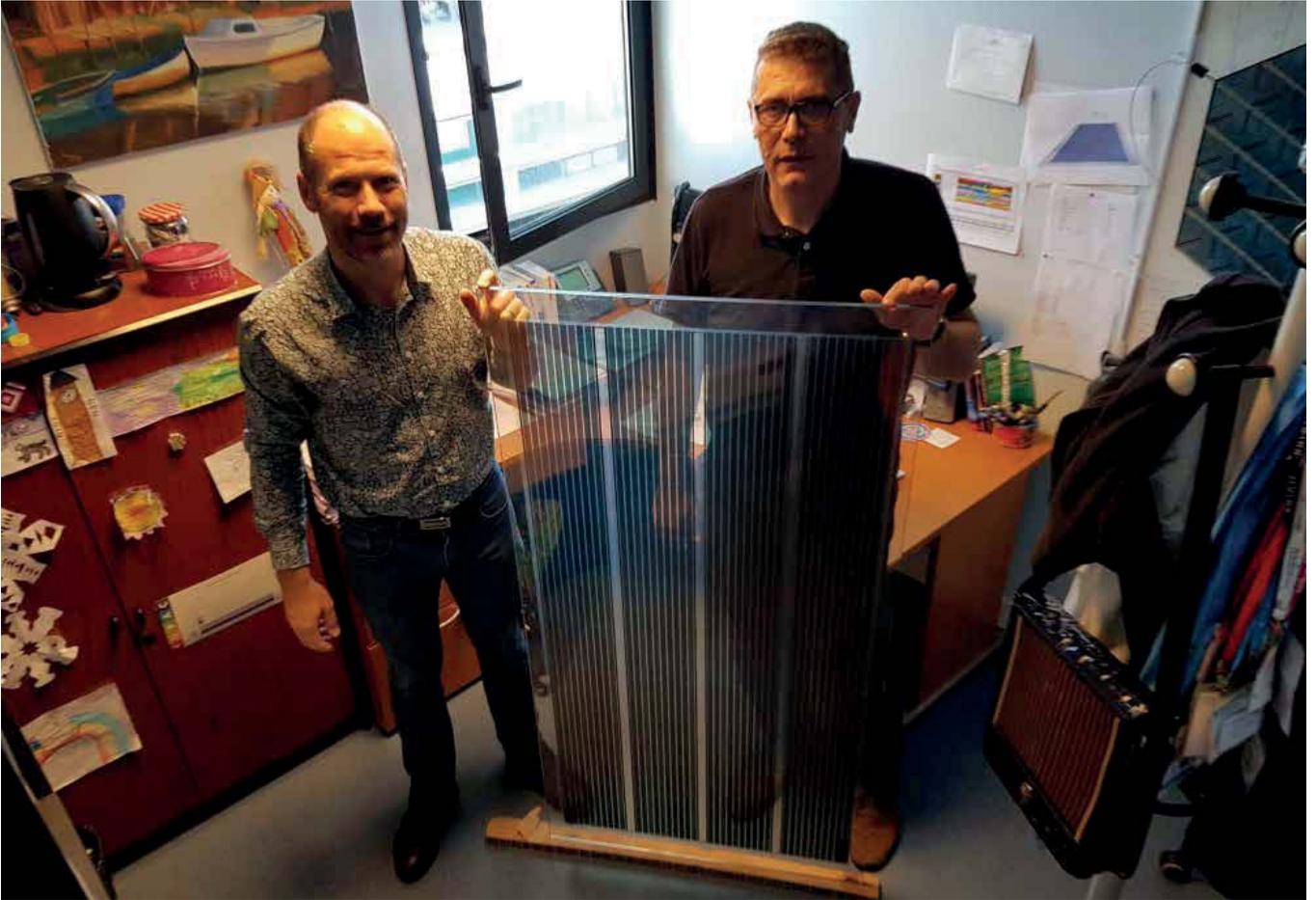
« Mais on a d'abord décidé de se tester ensemble, sur des terrains que l'on nous prêtait, histoire de voir si ça allait vraiment marcher, et surtout, si cet investissement serait pertinent et fructueux », reprend Pierre. Et visiblement,

la mayonnaise a bien pris. En ce qui concerne la vente aussi, ils ont décidé de fonctionner différemment, uniquement en circuits courts. Ils ont des partenariats avec trois Amap, quelques épiceries bio (tout ce qu'ils produisent est issu de l'agriculture biologique) et surtout un site Internet qu'ils ont développé.

### **Comme au marché**

« Les gens peuvent réserver leur panier sur Internet avec ce qu'ils veulent dedans, comme au marché, ensuite ils peuvent soit venir le chercher ici, à Ogeu, soit à la permanence que l'on organise à la MJC Berlioz de Pau », explique encore Pierre. Qui indique que cette manière de travailler commence à séduire les jeunes agriculteurs. Les trois amis mettent également en commun leurs outils. Étienne s'occupe plus de la partie céréalière (une quinzaine d'hectares de blé, sarrasin et maïs) et Pierre et Thomas de la partie maraîchage. Quand l'un a du temps disponible, il part aider les deux autres.

« On fait aussi partie d'une Cuma (Coopérative d'utilisation de matériel agricole, NDLR), qui permet de s'échanger des outils entre exploitants. Ça va bien avec notre envie de partager, que ce soit entre nous ou avec nos clients ! », sourit Pierre. À l'avenir, ils comptent retaper la grande ferme qu'ils ont achetée en commun afin de pouvoir y installer un fournil et un espace de vente. Et continuer ainsi à promouvoir ce modèle qu'ils défendent.



# Photovoltaïque : la révolution est lancée à Pau

*PAR ROMAIN BÉLY (11/04/2017)*

**A l'Hélioparc, au nord de Pau, un chercheur de l'Ipem a mis au point des panneaux photovoltaïques 100 % organiques et recyclables. Plus légers, moins énergivores et bientôt moins chers.**

Le bureau de Roger Hiorns, à Hélioparc, au nord de Pau, ressemble en tous points à celui qu'on pourrait imaginer d'un chercheur en polymères (substances composées de molécules caractérisées par la répétition d'un ou plusieurs atomes). Un ordinateur, des dizaines de bouquins baptisés « Chemistry » ou « Polymer », un tableau périodique des éléments, des dessins chiffrés au mur et pas mal de tasses à café sur l'étagère. Ce chercheur anglais au CNRS a débarqué en France au début des années 2000. « J'aime Pau, c'est un petit paradis secret », indique ce Londonien d'origine marié à une Française. Spécialiste du photovoltaïque, il vient de réaliser ce que peu de chercheurs réussissent dans le monde : porter sa trouvaille scientifique au stade industriel.

Roger Hiorns a longtemps travaillé sur sa technologie photovoltaïque organique 100 % recyclable. Un secret qui tient en deux molécules injectées dans une encre verte, rouge, bleue ou noire. « Une première molécule attrape la lumière et s'excite. Cette énergie est ensuite captée par une deuxième molécule qui la renvoie en électricité. » Ce photovoltaïque différent du silicium classique occupe des centaines de chercheurs depuis sa découverte en 1992 par un chercheur californien, Serdar Sariciftci.

### **Un coup de pouce du destin**

La double molécule fabriquait alors très peu d'électricité, moins de 1 % de rendement. Mais les recherches menées partout dans le monde ont permis de grimper à 5 % aujourd'hui. En comparaison, les panneaux silicium ont un rendement de 8 à 10 %. « À l'Institut des sciences analytiques et de physico-chimie pour l'environnement et les matériaux (Iprem), on s'est mis en 2002 à chercher des nouveaux polymères, se souvient le Londonien du CNRS. On est parti de 3

% pour parvenir à des pointes à 13 % maintenant. Ça avance et ça va continuer. La recherche a aussi permis de progresser dans la résistance de ces panneaux, cinq ans au départ, quinze aujourd'hui.» Avec pareille progression, la conversion industrielle de cette technologie n'était plus très loin. « Le problème c'est que ça restait un peu trop dans les laboratoires et à l'abri de l'économie et des pouvoirs publics », résume Roger Hiorns. Un petit coup de pouce du destin allait changer la donne.

Patrick Baylere, ingénieur à l'Ipem, un étage en dessous du bureau de « Rodger », est également maire de Sedeze-Maubecq, une commune de la Communauté de communes Adour-Madiran (CCAM). Lorsqu'il entend parler des recherches au deuxième, l'édile est alors en pleine constitution d'un dossier de candidature au label Territoire en devenir à énergie positive pour la croissance verte, porté par Ségolène Royal. « L'unité de méthanisation qui était dans le projet prenait du temps, il y avait des recours, explique le responsable de la commission énergie à la CCAM. J'ai pensé intégrer les panneaux de Roger au projet. » La réponse positive du ministère et ses 2,5 millions d'euros – la moitié pour les panneaux - ont tout accéléré.

## **700 panneaux commandés**

Ce premier marché assuré, Opvius, une société allemande qui surveillait de près les travaux de l'Ipem, s'est lancée dans ses propres travaux. Elle a trouvé des plaques de polycarbonate qui permettent d'avoir un photovoltaïque transparent où la couleur de l'encre devient une décoration.

Ces panneaux sont moins lourds que ceux vendus aujourd'hui aux particuliers. Plus respectueux de l'environnement aussi. Celui signé Opvius est 100 %

## BÉARN

---

recyclable et sa matière première est extrêmement limitée. L'énergie nécessaire à sa fabrication est remboursée en trois semaines de rendement contre trois ans pour les panneaux en silice.

La CCAM a commandé 700 panneaux Opvius qu'elle installera sur huit sites de l'intercommunalité. Tous auront des formes et couleurs diverses. De quoi assurer un coup de pub qui, espèrent Roger et Patrick, convaincra d'autres collectivités, entreprises ou particuliers.

« À 10 000 commandes, le panneau organique coûtera deux fois moins cher, assure Patrick Baylere. Et ce sera parti. » Un accord passé entre l'Iprem, la CCAM et Opvius assure qu'en cas de déclinaison industrielle importante, une ligne de production sera installée à Sedze-Maubecq.

# Un premier hiver chauffé au bois

*PAR PIERE PENIN (02/12/2017)*

**La nouvelle chaudière à bois installée à Bayonne alimente 10 % de la population. Un gain environnemental important.**



## PAYS BASQUE

---

La chaufferie bois installée dans les Hauts de Bayonne va connaître son premier hiver. Décidée par la municipalité, conçue, financée et gérée par Dalkia, l'installation se veut vertueuse écologiquement mais aussi socialement. Elle alimente près de 10 % de la population en chauffage et eau chaude. Et devrait étendre ce réseau au gré des évolutions urbaines et démographiques.

Jeudi, c'était jour d'inauguration ; officiels, ruban tricolore et petits fours. Visite du site de l'usine aussi, guidée par le « chargé de clientèle », Gérard Berthomieu. Le spécialiste fait œuvre de pédagogie, livre en quelques chiffres une illustration des performances de la bête baptisée « Egurretik » (autour du bois en basque). « Nous chauffons aujourd'hui 3 000 équivalents logements. Soit 2 200 logements, plus des bâtiments collectifs publics. »

La Ville de Bayonne et Habitat Sud atlantique (HSA) sont les principaux clients de Dalkia. Il suffit de regarder par-delà l'avenue du 14 avril 1814 où est implantée l'unité, pour apercevoir les tours de Breuer et leur millier d'appartements : la « ZUP » se chauffe désormais au bois. Comme tous les groupes scolaires bayonnais, l'Ehpad (Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes) d'Harambillet, le collège Camus, le lycée Etxepare...

### **90 000 tonnes de CO<sub>2</sub>**

« Nous fonctionnons aujourd'hui à 75 % de notre capacité », situe Gérard Berthomieu. La marge permettra de raccorder au réseau de chaleur bois les nouvelles constructions d'habitat collectif situées dans l'important périmètre d'alimentation par Egurretik. Un périmètre dit « classé », sur lequel les futurs projets immobiliers auront l'obligation de se raccorder, sauf démonstration d'obstacles insurmontables. Le système utilise des canalisations d'eau chauffée par

## PAYS BASQUE

---

le foyer de la centrale. « Le réseau se déploie sur 7 kilomètres aller et 7 kilomètres retour. C'est le second plus grand d'Aquitaine. » Le fluide circule à « basse température », soit pas plus de 90 degrés. Des « sous-stations » le reçoivent au niveau des bâtiments « clients ».

Le procédé de chauffage mis en œuvre offre une énergie durable. Du moins si l'on part du principe que le bois consommé est replanté. « Nous utilisons le bois, donc une énergie renouvelable, 87 % du temps. » Les 13 % restants, Dalkia a recours au gaz. « Cela nous sert seulement pour faire face aux arrêts techniques, pour l'entretien. Ou en sécurité, en cas de panne. » À l'arrivée, la combustion de biomasse (les résidus organiques utilisés dans l'énergie) permet d'économiser sur le site de Sainte-Croix l'émission de 3 400 tonnes de CO<sub>2</sub> par an dans l'atmosphère. Soit 90 000 tonnes sur les vingt-trois ans de la délégation de service public qui lie Dalkia à la Ville de Bayonne. « C'est comme si les personnes alimentées arrêtaient d'utiliser leurs voitures », illustre Gérard Berthomieu.

### **Prix stables**

L'industriel utilise du bois local. En tout cas régional. L'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe) qui a signé un gros chèque pour la création de l'usine, fixe des critères précis : « Nous devons nous approvisionner dans un périmètre de 100 kilomètres. » Mettre des camions sur la route à travers tout le pays n'aurait aucun sens environnemental. Quel bois est enfourné ? « C'est variable, en ce moment, beaucoup de hêtre et de châtaignier. » En fait des résidus de l'industrie forestière, petit bois, branchages, écorces : tout ce que l'industrie classique du bois n'utilise pas. Un bois dit « de classe A », non traité. La chaufferie en brûlera 7 000 tonnes par an. C'est bien moindre qu'une papeterie

## PAYS BASQUE

---

classique, qui en consomme au moins 2 millions dans la même période. Mais cela pourrait représenter l'équivalent de sept emplois à temps plein dans la filière bois.

Et le consommateur, au bout des tuyaux ? Comment se traduit le passage au bois sur sa facture ? La réponse est variable. Par exemple, en ce moment, le cours du gaz est bas et le passage au bois peut coûter plus cher. Mais les prix du gaz, comme du fioul sont sujets à une certaine instabilité, entre géopolitique et raréfaction de la ressource. Ce n'est pas le cas du bois local.

# Vivre et laisser nourrir

*PAR EMMANUELLE FÈRE (14/10/2017)*

**Au Pays basque, Félix Noblia, 32 ans, est en train de prouver que cultiver bio, peu cher et à grande échelle est compatible.**



## PAYS BASQUE

---

Félix Noblia n'est pas seul. Il est même très entouré ce samedi, lorsqu'il convie, en famille, autour d'un déjeuner, dans la maison de Bergouey-Viellenave (64), en Pays charnégou, aux confins du Pays basque et des Landes. Arnaud, un fidèle copain, a préparé la soupe avec les légumes du potager, que le paysan cultive « pour s'amuser ». Car Félix Noblia a d'autres desseins, plus ambitieux, pour lesquels il avance seul, ou parmi les pionniers.

Ce père de famille de 32 ans veut « produire des aliments sains, peu chers, en respectant l'environnement ». Ou comment concilier des disciplines cloisonnées dans des champs distincts : agronomie, économie et écologie. Félix Noblia ne s'est pas révélé chantre de l'agroécologie en un jour. En 2008, il rachète la ferme Larrous de son oncle. « Soit tu la veux, soit ça part ailleurs. » La centaine d'hectares est alors exploitée « à l'ancienne : labour maïs grain, ensilage, blonde d'Aquitaine.

### **Des insectes auxiliaires**

Ce diplômé en valorisation des produits du terroir s'endette (170 000 euros), et fait ses comptes. « Le prix des produits phytosanitaires était très élevé, soit je changeais tout, soit j'étais mort. » À partir de 2010, Félix Noblia cesse le labour qui « épuise la terre et obère le rendement » de ses parcelles de la vallée de l'Adour. Il va instaurer « l'agriculture de conservation des sols », avec la mise en place de couverts végétaux. Les légumineuses, pois fourragés et autres sorgho qu'il sème, puis passe au rouleau, viennent abonder le sol avantageusement. Démonstration in vivo. Félix Noblia extrait une pelletée de terre, en plein champ de sorgho fourrager. Elle grouille de lombrics.

« En plus de ne pas détruire la maison des insectes, bactéries, etc., je les nourris. Les insectes jouent le rôle d'auxiliaires de défense de mes cultures. Cette matière

organique a aussi la fonction de désherbage par la mise à l'ombre des mauvaises herbes concurrentes pour la culture. Le maïs peut être semé dans ce terrain. Cela coûte moins cher de semer en direct que de travailler la terre.»

### **Sans engrais et sans pesticide**

L'autre saut dans l'inconnu, Félix Noblia le fait en 2016, avec la conversion en agriculture biologique. « Il a fait l'effort de comprendre comment le sol fonctionnait avant de passer au bio », précise son père, ingénieur. « Mes parents m'ont donné une conscience écologique », lui retourne le fils prodige, qui a reçu, en mars 2017, le Prix de l'innovation de l'agro-écologie de Stéphane Le Foll, ministre de l'Agriculture. « Il existe une volonté de changement, mais certains agriculteurs ne comprennent pas que leur travail a un impact sur le fonctionnement des sols », avance posément le paysan.

Avec l'association EHLG (Euskal Herriko Laborantza Ganbara) pour une agriculture paysanne et durable au Pays basque, et d'autres têtes chercheuses de l'agroécologie telle que l'agronome Frédéric Thomas, le cultivateur a mis en place sur sa ferme une plateforme d'essais combinant une centaine de modalités de semi direct. « Ces bandes témoin de la largeur du semoir permettent de définir les protocoles reproductibles pour cultiver sans travail de sol, sans engrais et sans pesticide. La limite maximale de productivité de ce système est aujourd'hui inconnue », précise-t-il. « La plupart des sols n'ont pas été labourés depuis huit ans, on y voit encore les cicatrices du labour, mais ils s'améliorent chaque année. »

Félix Noblia revendique l'amour de sa terre, de sa maison et de son village, qui ont fait pencher la balance lorsque son oncle est parti à la retraite. « Au départ, je

## PAYS BASQUE

---

n'avais pas du tout envie de faire ça. J'avais envie de travailler et de vivre au Pays basque.»

Dans ce bourg d'une centaine d'âmes, dont la rue principale est délimitée par l'église et la mairie à chacune de ses extrémités, le jeune exploitant entend cultiver une forme de «sobriété» et un «rapport à la nature proche». Un credo auquel Félix Noblia ajoute un réjouissant et joyeux : «Je m'éclate».

### **Des charges moins importantes**

Le cultivateur n'en oublie pas pour autant de prouver la viabilité de son modèle. En 2018, Félix Noblia va planter 30 hectares de cultures en semis direct sous couvert en agriculture biologique. «Pour semer et détruire le couvert avec un rouleau, je consomme moins de 10 litres de carburant par hectare, et ça me prend moins d'une heure. Ensuite, je reviens pour récolter et semer à nouveau un couvert. La vie de mon sol travaille à ma place.»

L'enjeu est désormais de convaincre, le plus largement possible. Celui qui est en passe de réussir son pari note : «Sur les bandes témoin, les rendements sont au même niveau que ceux des exploitants qui travaillent le sol. Avec plus de 50 % de mécanisation en moins, mes charges sont beaucoup moins importantes. Le but ultime étant de contribuer à nourrir l'humanité, demain. Changer de modèle de production est une course de vitesse avant que trop d'agriculteurs disparaissent.»



# TrashGo filme son tour du monde

*PAR OLIVIER DARRIOUMERLE (15/01/2017)*

**Le jeune Biarrot Nicolas Escavi a de nouveau enfilé son costume de super chasseur de déchets et enfourché son vélo pour filmer ses aventures à l'étranger.**

## PAYS BASQUE

---

Dans la vraie vie, Nicolas Escavi est prof de surf à Biarritz. Dans sa réalité, il se prend pour un superhéros. L'été dernier, durant ses heures perdues, ce jeune homme de 29 ans s'est tricoté le costume de TrashGo. Son alter ego déjanté qui chasse les ordures comme des Pokemon. Ses premières vidéos lui attirent la sympathie des réseaux sociaux. Soutenu par plus de 3 000 fans sur Facebook, Nicolas Escavi a remis ses grosses lunettes orange pour faire un tour du monde « en mode écologie ». Partir sans rien, vivre une pure expérience de liberté. « Ce n'est pas seulement le rêve fou d'un surfeur, tout le monde voudrait faire un tour du monde », pense-t-il.

Rien à perdre, tout à gagner, avec une irrésistible envie de voyager. Il est parti de la maison de sa grand-mère à Saint-Sébastien, à la fin du mois de novembre, avec un vélo, son chien Sidoine, une carriole avec une tente et des planches de surf. Au cours de sa traversée d'Espagne, il vit de nombreuses aventures suivies par ses fans au quotidien sur le web. Grâce à leur financement participatif sur une cagnotte Internet, il récolte 3 200 euros en deux mois.

### « Découvrir des trucs de fou »

Pendant son voyage, Nicolas Escavi arrive finalement à Porto, à la fin de l'année et à l'issue d'une étape de vélo... aux allures de défi sportif. Parti à 8 heures, arrivé à 5 heures du matin, après 160 km de montagne, dans la nuit, le brouillard et sans frein ! « Plus c'est galère, plus je kiffe. Je bouge régulièrement pour avoir toujours un truc fou à découvrir. Je vais me faire voler des trucs. Je vais sûrement me faire racketter. Mais je n'ai pas peur. Même si je me fais embrouiller par des mecs, je le filmerai », s'enflamme-t-il.

## PAYS BASQUE

---

Mais, à Porto, au début de l'année, il se fait voler son vélo. En réaction, il invente le «Trasktuk», sorte de tuk-tuk qu'il tracte en skateboard. Voyage galère, ce n'est rien de le dire. Il faut le voir pour le croire, dormir dans la tente, faire la manche et foncer vers le sud. TrashGo a bien ramassé quelques déchets sur un parking de routiers en Espagne, mais il attend l'Afrique pour se lancer des défis de ramassage d'ordures. Sans faire de stop, sans prendre le train, il avance à son rythme, fait rire ses fans et leur raconte tout, jusqu'aux larmes qu'il a coulées à la perte de Sidoine, son chien... qu'il a finalement retrouvé dans un refuge.

### **La muraille de Chine en skate**

Au Sénégal, Nicolas Escavi devrait enfile de nouveau son costume de TrashGo, une dizaine de jours, pour faire des gros tas de déchets sur les plages. « Ils sont envahis par le plastique, mais ils n'ont pas l'éducation du recyclage. J'espère que mon action attirera les enfants et les journaux locaux. »

En général, les champions font leur tour du monde en deux ou trois ans. TrashGo bouclera le sien en cinq ou six ans, « peut-être vingt », s'amuse-t-il. D'abord, il veut en profiter au maximum.

Descendre la muraille de chine en skate, slalomer entre les taxis à Manhattan, surfer des vagues mythiques et rencontrer des peuples magnifiques. Si les fans continuent à le suivre à son retour, Nicolas Escavi achètera un voilier pour un nouveau tour du monde et montrer aux gens qu'il est possible de réaliser tous les rêves.

« Les gens qui ont perdu leur liberté font peur aux autres », assure-t-il. TrashGo est libre. Il faut l'imaginer heureux.

# Le site des vigies « écolos »

*PAR PIERRE PENIN (10/06/2017)*

**Le portail Uramap.net permet à tout un chacun de signaler sur Internet une pollution au Pays basque et d'activer un réseau militant pour la résorber.**

Depuis un an, le site uramap.net propose à tout un chacun d'exercer une vigie citoyenne des pollutions au Pays basque et dans son proche voisinage. Lancé et géré par un collectif de cinq associations (Bizi !, Itsas Arima, Pose ta graine, Surfrider antenne Côte basque, Ur Tipula), le portail joue un rôle d'alerte et de lobbying pour faire effacer des paysages ces souillures diverses.

François Verdet est bénévole au sein de Surfrider, l'un des partenaires de ce réseau vigilant. Il décrit un fonctionnement à la fois simple et sourcilleux. « Nous proposons une carte interactive sur laquelle tout le monde peut situer une pollution qu'il a repérée. » D'abord marquée d'un drapeau blanc, signe d'une indication à vérifier. En langage Internet, les militants environnementaux parlent de « pollution signalée en cours de modération ».

## **Vérification**

Uramap tient à un haut degré de crédibilité pour s'imposer comme un interlocuteur de poids. « À chaque fois, on va aller vérifier sur le terrain si ce n'est pas un signalement abusif. On n'est pas à l'abri d'une fausse information, par exemple un règlement de compte. » S'il est aisé de constater une décharge sauvage, caractériser une pollution de l'eau demande des analyses. « Nous proposons un

## PAYS BASQUE

---

kit de prélèvement, avec un protocole précis, mais simple.» Uramap confie les analyses d'échantillons «au labo, qui est aussi celui de l'Agence régionale de santé pour la qualité des eaux de baignade». Bref, du sérieux notoire.

Si pollution il y a bien, les militants lancent une phase de prise de contact avec les personnes ou entités fondées à agir (pollueur, propriétaire du terrain pollué). Dans le meilleur des cas, les intéressés conviennent du problème et agissent pour le résorber. Le dossier pourra bientôt se refermer. Uramap matérialisera alors d'un drapeau vert sur sa carte la mission accomplie.

Exemple avec ce bourrier sauvage d'appareils électroménagers, signalé le 15 décembre 2016, à Guéthary. Le 17, les militants prenaient langue avec la mairie «pour lui demander de nettoyer». Le 3 janvier 2017, c'était fait.

### **Lobbying**

Il arrive qu'aucune réponse ne soit apportée, voire que les interlocuteurs se lavent les mains des eaux souillées et autres souillures de la nature. Uramap met alors en branle un lobbying plus poussé. C'est une campagne de mails. «On propose un courrier type, avec rappel des textes de loi. Chacun peut s'en saisir et écrire aux responsables.» C'est aussi une médiatisation. Presse ou réseaux sociaux.

Autre illustration, ces déchets brûlés puis poussés dans la Nive, à Arnéguy. Les premiers contacts, toujours courtois, avec la municipalité, n'avaient rien donné. «On n'arrivait pas à trouver de réponse correcte. Alors on a fait une liste de mails et organisé la médiatisation. Ça a abouti à un nettoyage de la zone.»

L'action d'Uramap a aussi conduit la préfecture à mettre en demeure un éleveur de Souraïde de réaliser des travaux pour ne plus polluer les cours d'eau voisins de son exploitation. Les exemples commencent à s'accumuler, puisqu'un an d'action

## PAYS BASQUE

---

a permis 30 signalements vérifiés et la résolution de 11 pollutions. D'autres sont en cours de traitement, comme l'indique un code couleurs précis sur le portail citoyen.

Uramap ne se borne pas à alerter. Le réseau et ses militants bénévoles peuvent apporter leur aide en bras, si besoin est.

Comme ce fut le cas à Bidart où les déchets charriés par les eaux s'étaient accumulés en une couche épaisse et quasi sédimentée. La Ville avait pris la mesure du problème, mais a eu besoin du soutien associatif pour le résorber : un chantier de trois jours où la collectivité et le collectif citoyen ont travaillé en semble a permis de régler le problème.

# Vacances écologiques

*PAR MAGALIE LÉPINOUX (01/03/2017)*

**Eric et Isabelle Royal Ondarts ont ouvert deux chambres d'hôtes écologiques à Ciboure, après trois ans de travaux.**

« Nous souhaitons une maison écologique orientée vers le bien-être et qui soit un lieu d'échanges. » Éric et Isabelle Royal Ondarts ont entièrement rénové leur maison [Dorre Pean](#), avenue des Basques à Ciboure, dans une démarche de développement durable. Au mois de septembre, ils y ont ouvert deux chambres d'hôtes, dont une accessible aux personnes en situation de handicap.

Installé en Savoie, le couple séjourne régulièrement au Pays basque, d'où Isabelle est originaire. « Nous avions du mal à en repartir, s'amuse Éric. Et nous avons envie de changement. » En 2007, Éric abandonne son poste d'ingénieur dans une industrie de recyclage, et Isabelle, enseignante, demande sa mutation. Le couple s'établit à Bidart. En 2013, il achète une maison à Ciboure avec la volonté de créer des chambres d'hôtes. Il entreprend des travaux de rénovation dans le respect de l'environnement.

## **Peinture à base de soja**

« Il n'a pas été facile de trouver des matériaux écologiques, précise Éric. Et les artisans qui savent les mettre en œuvre sont rares. » Les murs extérieurs sont isolés avec de la fibre de bois puis recouverts de chaux. « La fibre de bois permet de conserver la chaleur en hiver et la fraîcheur en été, indique Éric. Ce double

## PAYS BASQUE

---

effet dispense de l'installation d'une VMC et de la climatisation, consommatrices d'énergie.» L'utilisation de cailloux spécifiques pour réaliser le parking, les allées, et la pose de tuyaux drainent l'eau en direction du jardin. « Nous avons aussi installé une citerne pour récupérer l'eau du toit », souligne Éric. Et un chauffe-eau solaire.

À l'intérieur, Éric rénove les murs avec de l'enduit de terre et de la peinture à base de soja « qui donne l'impression de manger du yaourt ». Pour le sol, Isabelle chine des carreaux de ciment basques vieux d'un siècle sur un site Internet de vente d'occasion. « J'aime donner une seconde vie aux objets, assure-t-elle. Nous sommes pris dans un tourbillon de consommation, il faut avoir la force d'en sortir. » Elle achète les sanitaires et du mobilier au cours de ventes aux enchères. De vieux volets sont montés sur rails pour fermer les placards.

### « Agir pour l'environnement »

Dorre Pean est entretenue avec des trucs et astuces ancestraux. « Nous utilisons du vinaigre, du savon noir et du percarbonate de soude », indique Isabelle. Le jardin, aménagé « pour le plaisir des sens », est désherbé à la main. « Nous préservons l'environnement et notre santé, constate le couple. Et les matériaux tels que la terre, le bois, apaisent. »

Les petits-déjeuners proposés aux clients sont composés de produits bio ou locaux. Les confitures, les yaourts et les gâteaux sont faits maison. « La maison est proche des commerces, de la plage, souligne Isabelle. Nous encourageons nos clients à découvrir Ciboure à pied et à utiliser les transports en commun. » Des liens se tissent autour de ces valeurs écologiques. « Il est temps d'agir pour l'environnement. »

---

Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à

[doc@sudouest.fr](mailto:doc@sudouest.fr)

Vous pouvez également contacter la Documentation du journal :

[doc@sudouest.fr](mailto:doc@sudouest.fr)

Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO), société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €.

Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex.

Tél. 05 35 31 31 31.

Président directeur général : Olivier Gerolami.

Directeur général délégué, directeur de la publication Patrick Venries.

Réalisation : l'Agence avec le centre de documentation  
du journal Sud Ouest.

Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K.

Dépôt légal : à parution.

Textes et photos par la rédaction du journal Sud Ouest.